

**Contes et
légendes de tous
pays [000] –
Contes et**

Brigitte Coppin

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



KONTES ET LÉGENDES

Rois et reines de France

Brigitte Coppin

 Nathan

Contes et légendes de tous pays

CONTES ET RÉCITS ROIS ET REINES DE FRANCE

Par
Brigitte Coppin

Illustrations de Nicolas Duffaut
Éditeur : NATHAN
ISBN : 978-2-09-253189-1

Pour Nablué

N.D.



I

BRUNEHAUT ET FRÉDÉGONDE, LES DEUX REINES ENNEMIES

IL ÉTAIT UNE FOIS, en des temps très lointains, un roi nommé Clotaire⁽¹⁾ qui avait quatre fils, beaux et blonds, vigoureux et farouches guerriers.

En l'an 561, ceux-ci accompagnèrent le cercueil de leur père jusqu'à sa dernière demeure en chantant de magnifiques cantiques. Puis ils se regardèrent comme des loups sauvages : qui aurait la plus grosse part de l'héritage ? Dans chacune des quatre têtes blondes, la question prenait toute la place, car le roi Clotaire, trop occupé à racheter ses fautes avant de franchir les portes de la mort, avait omis de partager son royaume entre ses fils.

Chilpéric, le plus jeune d'entre eux, fut aussi le plus rapide. Ayant rassemblé quelques chefs de guerre, il fonça sur Paris pour saisir le trésor de son père et s'emparer de son palais. Mais ses frères l'arrêtèrent en chemin et, pour une fois, réagirent avec calme.

— Il faut un partage équitable, dirent-ils sagement, un accord satisfaisant pour tous.

Ils se réunirent donc. Après plusieurs jours de discussions, aucun accord n'était conclu. On décida alors de tirer au sort : Charibert, l'aîné, reçut le royaume de Paris ; Gontran, le deuxième, eut la Bourgogne ; Sigebert prit l'Austrasie⁽²⁾ et Chilpéric, le dernier, accepta la Neustrie, qu'on appellerait plus tard Normandie.

Ils firent la paix. Chacun était à peu près satisfait, mais tout de même un peu jaloux de la part obtenue par les autres, prêt à se chamailler de temps en temps aux frontières. Mais rien de bien grave, de simples disputes fraternelles au moyen de quelques armées...

Parmi les quatre frères, Sigebert, le roi d'Austrasie, faisait l'effet d'un sage. Il savait mieux que les autres ce que devait être la dignité royale. Et il décida, pour renforcer son prestige, d'épouser une princesse.

« Une vraie fille de roi, voilà ce qu'il me faut, se dit-il. Ainsi, je

gagnerai en autorité sur mes frères qui font des enfants avec leurs servantes ! »

Ayant cherché dans les royaumes alentour quelle jeune princesse pourrait lui convenir, il se tourna vers le roi d'Espagne, qui avait deux filles, et envoya ses ambassadeurs ramener l'aînée.

Quelques mois plus tard, ceux-ci revinrent à Metz avec la cadette, nommée Brunehilde.

Face à cette belle jeune fille élégamment habillée, face à ses parures éclatantes et à ses jupes de soie qui laissaient découvrir la finesse du mollet, le roi Sigebert fut ébloui... et oublia de demander à ses messagers pourquoi ils avaient choisi la cadette plutôt que l'aînée.

Il ordonna qu'on réservât à Brunehilde un accueil triomphal dans sa capitale. Alors que les époux avançaient dans la ville, le peuple de Metz les suivit en hurlant le nom de la nouvelle souveraine à travers les rues boueuses. Dans sa langue, il la nomma Brunehaut, et la jeune reine le laissa faire. En quittant le soleil de son pays et ses belles maisons aux bassins d'eau claire, en abandonnant ses livres latins et ses savants maîtres de Tolède, Brunehilde devenait Brunehaut et laissait son passé derrière elle. Mais elle était à présent reine d'Austrasie et elle se savait promise à un grand avenir.

Alors, elle fit de gros efforts pour enseigner les bonnes manières à son époux, et lui, tout attendri sous sa carapace de guerrier, se montra bon élève.

Bref, tout allait pour le mieux en royaume d'Austrasie. Le couple royal avait l'air heureux et eut bientôt une fille, puis un fils. Le roi Sigebert se déclara comblé.

Quelques mois plus tard, Charibert, l'aîné des frères, vint à mourir. Quelle aubaine pour les autres ! Nouveau partage, nouvelles disputes. Les discussions s'éternisèrent...

Sigebert, qui s'était rendu à Paris avec son épouse, fut considéré par tous avec beaucoup de respect. Chilpéric, roi de Neustrie, fut le premier à admirer la grâce et la dignité de Brunehaut.

— Sigebert, tu as fait là un choix remarquable ! reconnut-il avec envie.

Rentré chez lui, dans sa ville de Rouen, il se mit à réfléchir : « Voilà que Sigebert prend des allures de roi tout-puissant, alors que l'Austrasie n'est pas plus vaste que mon royaume ! Si c'est son épouse qui lui donne tant de grandeur, il me suffit d'en faire autant ! »

Mais il avait oublié qu'il y avait Frédégonde. La belle Frédégonde ! Une servante franque de son palais qu'il avait épousée sans cérémonie

quelques années auparavant. Chilpéric la trouvait tout à fait à son goût, mais elle était d'origine modeste, et c'était une fille de roi, une princesse comme Brunehaut, qu'il voulait à présent.

Après bien des disputes avec Frédégonde, il fit savoir au roi d'Espagne qu'il était prêt à épouser sa fille aînée et il envoya une ambassade chercher la princesse. La pauvre Galswinthe – ainsi se nommait-elle – ne se laissa pas facilement convaincre. Quand elle reçut la proposition du roi de Neustrie, elle se jeta au cou de sa mère et se mit à pleurer. Vivre si loin, dans ce brumeux royaume nordique, auprès d'un roi colérique et grossier, lui paraissait au-dessus de ses forces. Cependant, les ambassadeurs insistèrent, négocièrent, et le roi d'Espagne finit par donner son accord. Galswinthe quitta donc sa famille en emportant son désespoir et plusieurs chariots remplis d'or : la dot(3) que lui offrait le roi son père.

Prévenu de son arrivée, Chilpéric décida de lui faire bon accueil. Il fit nettoyer le palais et préparer une chambre tendue de superbes étoffes, il commanda des victuailles à foison en vue de somptueux festins. Quand tout fut prêt, le plus difficile restait à accomplir : il fallait éloigner Frédégonde.

La jeune femme, qui avait versé bien des larmes, parut enfin se soumettre et s'installa à l'écart, dans une maison de la ville. Très satisfait de cet arrangement, Chilpéric put recevoir sa princesse à bras ouverts et, pendant plusieurs jours, le palais résonna de tous les éclats de la fête.

Puis les semaines passèrent. Galswinthe était gentille. Parée des mêmes bijoux et des mêmes jupes de soie que Brunehaut, elle était cependant moins jolie que sa sœur et bien moins attirante que la belle Frédégonde. Très vite, Chilpéric s'ennuya auprès de cette épouse timide qui pleurait beaucoup et réclamait sa mère. Or, le roi de Neustrie détestait s'ennuyer – c'était là son moindre défaut. Il tenta de se distraire en allant à la chasse, en festoyant davantage. Mais l'ennui persistait. Frédégonde, qui le guettait de loin, en profita pour réapparaître, vêtue de ses plus beaux atours. Et Chilpéric tomba à nouveau dans ses bras. Peu après, Frédégonde reprenait sa vie et ses habitudes d'autrefois au palais. Si Galswinthe ne s'attendait pas à une grande fidélité de la part de son époux, elle en fut néanmoins bien malheureuse : bientôt, Frédégonde la méprisait ouvertement et le roi ne la saluait même plus.

— Je souhaiterais rentrer chez moi, dans mon pays, déclara-t-elle, larmoyante, lors d'une entrevue qu'elle avait demandée à son époux. Le plus tôt serait le mieux. En souvenir de moi, je suis prête à vous laisser toutes les richesses que j'ai apportées.

Chilpéric était perplexe. Perdre tout cet or était hors de question, mais renvoyer la princesse sans son or ferait mauvais effet. On pouvait

même s'attendre à quelque riposte du roi d'Espagne. Quant à ses frères, ils se moqueraient de lui, à commencer par Sigebert qui savait se comporter si dignement... Que faire ? Ce fut bien évidemment Frédégonde qui trouva la solution. Ils en discutèrent en secret et, un matin d'automne 568, on trouva la reine Galswinthe étranglée dans son lit. Chilpéric eut l'air très malheureux : il fit chercher les coupables – qu'on ne trouva pas ! – et crut que l'affaire en resterait là. Mais Brunehaut, la sœur de la reine assassinée, ne fut pas dupe. Elle cria vengeance, s'arracha les cheveux, protesta et réclama auprès de son époux Sigebert, qui finit par rassembler une immense armée.

Ainsi commença entre les deux familles une guerre impitoyable qui allait durer plus de cinquante années.

Les premières victoires furent remportées par Sigebert, qui se fit bientôt proclamer roi de Neustrie et d'Austrasie. Brunehaut exultait : la pauvre Galswinthe était vengée, et son pouvoir personnel s'accroissait au détriment de celui de Frédégonde qu'elle haïssait plus que tout. Elle courut s'installer à Paris, d'où elle comptait régner sur les deux royaumes. Le roi Chilpéric, acculé dans la ville de Tournai, voyait sa fin approcher. Mais Frédégonde n'avait pas dit son dernier mot. Elle fit venir deux fidèles serviteurs et leur remit à chacun un poignard effilé.

— Prenez garde, leur dit-elle, j'ai fait empoisonner leur lame. Même si vous ne frappez pas assez fort, le coup sera mortel.

Prétextant devoir remettre un message au roi de toute urgence, les deux hommes parvinrent à approcher Sigebert et usèrent de leur arme selon les ordres de Frédégonde. Ils payèrent leur crime de leur vie, mais ils avaient accompli leur mission : Sigebert était mort et son armée privée de chef se dispersa. Brunehaut, installée avec ses enfants dans un palais à Paris, était prise au piège ! Elle se doutait bien que Chilpéric et Frédégonde allaient chercher à tuer son fils, le petit Childebart âgé de cinq ans, et s'emparer ensuite de l'Austrasie. Alors, elle décida de sauver l'enfant et le fit descendre dans un panier à provisions le long d'une paroi. En bas, un serviteur attendait. Il récupéra le garçon et l'emporta aussitôt à Metz, où le petit roi fut accueilli avec enthousiasme.

Peu de temps après, Chilpéric se présenta devant Brunehaut ; il la vit couverte d'or, ses richesses étalées autour d'elle. Une fois de plus, il fut ébloui. La reine le laissa saisir avidement les plats d'argent et les pierreries ; amadoué par ce butin inespéré, il lui laissa la vie sauve et elle sut trouver le moyen de regagner sa capitale, où elle put continuer de régner sur l'Austrasie.

Les années qui suivirent n'épargnèrent pas Frédégonde et Chilpéric : une terrible épidémie de variole emporta leurs trois fils. Malgré sa douleur, la reine de Neustrie ne ploya pas. La haine la soutenait et elle

s'ingénia à faire disparaître discrètement ceux qui risquaient d'entraver ses ambitions, à commencer par les fils plus âgés que Chilpéric avait eus d'un mariage précédent.

L'an 584 commença pour elle sous le signe de l'espoir, puisqu'elle mit au monde un garçon, qui fut baptisé Clotaire.

Hélas ! avant la fin de l'année, la mort frappait à nouveau : Chilpéric était assassiné dans sa villa de Chelles, près de Paris. On soupçonna la main de Brunehaut derrière celle des tueurs. Sans certitude aucune, car Chilpéric ne manquait pas d'ennemis dans son propre royaume !

Pour la première fois de sa vie, Frédégonde eut peur. Sans la protection et l'amour aveugle de Chilpéric, elle n'était plus rien. Et le petit Clotaire n'avait que quatre mois ! Elle courut demander refuge à Gontran, frère du défunt. Le roi de Bourgogne eut la faiblesse d'accepter. Il alla même jusqu'à tenir tête à Brunehaut lorsque celle-ci envoya son fils Childebert capturer la coupable.

— Cette maudite femme a tué mon père, ma tante et tous mes cousins. Les fils de son propre époux ! Et vous lui laissez la vie sauve ! tonna Childebert, qui s'égosilla en vain et repartit les mains vides.

Rassurée par ce succès, Frédégonde voulut persuader Gontran d'éliminer Brunehaut et Childebert.

— Les trois royaumes seraient alors en votre pouvoir. La paix et l'unité enfin retrouvées ! lui murmura la perfide qui pensait surtout à l'avenir de son petit Clotaire.

Le sage Gontran refusa et finit par mourir paisiblement en 593. Il n'avait pas d'héritier. Brunehaut lança aussitôt Childebert à l'assaut du royaume de Bourgogne, mais Frédégonde, tenant son fils par la main, harangua les guerriers bourguignons avec tant de fougue que ceux-ci opposèrent une résistance farouche et remportèrent la victoire. Une fois de plus, Frédégonde triomphait. Hésitant à se jeter sur l'Austrasie, elle préféra utiliser le poison et visa Childebert, qui ne put en réchapper. À la suite de quoi Frédégonde s'éteignit dans son lit, sans paraître redouter le moins du monde le châtiment de Dieu.

La mort de la sorcière apporta un répit aux armées. Pendant quelques années, une brise de paix souffla sur les contrées ravagées.

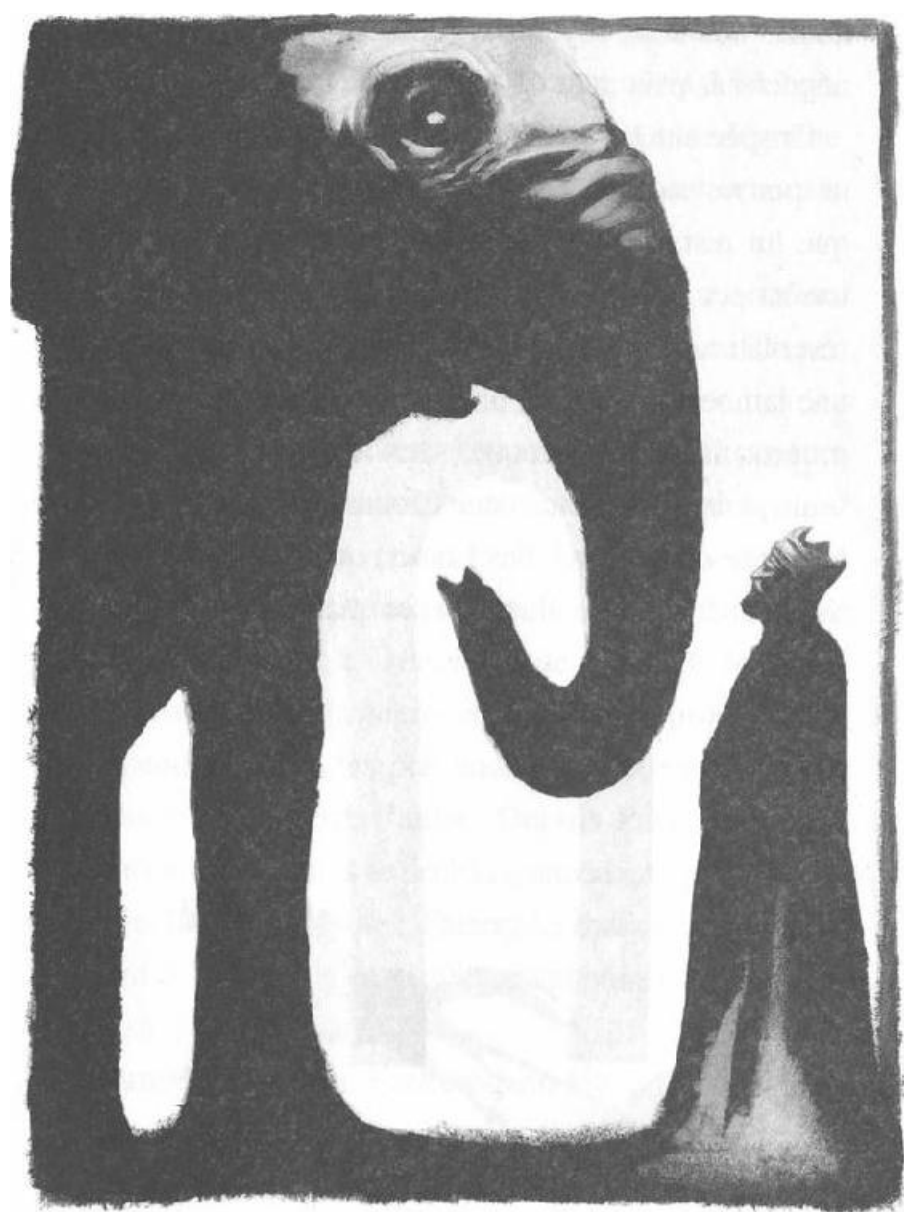
En Austrasie, Thibert, le petit-fils de Brunehaut, avait atteint l'âge de quinze ans et se déclara capable de gouverner sans sa grand-mère. De même, son jeune frère Thierry s'assit sur le trône de Bourgogne. Ainsi écartée du pouvoir, Brunehaut devint folle de rage. Après avoir semé la guerre et la mort pour protéger ses descendants, elle les prit en horreur et réussit à les dresser l'un contre l'autre. Depuis Paris, Clotaire regardait ses cousins se déchirer, attendant l'heure de la curée. Ce qui vint vite : Thierry fit massacrer Thibert, avant de succomber aux effets d'un poison administré par sa grand-mère.

Brandissant alors l'arrière-petit-fils qui lui restait, Brunehaut exigea

de gouverner en attendant la majorité de l'enfant. Cette fois, la coupe était pleine. Les nobles des deux royaumes lui tournèrent le dos pour négocier la paix avec Clotaire.

Crispée sur les vestiges de son pouvoir, Brunehaut ne pouvait accepter une si humiliante défaite. Mais que lui restait-il ? Abandonnée, rejetée de tous, elle tomba peu après entre les mains de Clotaire qui lui réserva un terrible supplice : accrochée par un bras et une jambe à la queue d'un cheval lancé au galop, elle mourut, le corps disloqué, sans avoir prononcé une seule plainte. C'est ainsi que Clotaire II devient en 613 le maître du royaume des Francs, que le grand Clovis avait cédé un siècle plus tôt à ses quatre fils.





II

L'ARRIVÉE D'ABUL ABAZ

LE PRINTEMPS DE L'ANNÉE 797 venait à peine de commencer lorsque le comte Sigismond et son ami Antfried furent mandés au palais de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle.

Arrivés à la nuit tombante, ils furent conduits jusqu'à une salle bien chauffée et largement éclairée par de hauts candélabres.

Le grand roi(4) était seul et soupait en toute simplicité. Sans cérémonie, il les invita à sa table. Mis en appétit par la longue chevauchée de la journée, les voyageurs firent honneur au cuissot de chevreuil, au plat de fèves et au vin parfumé de cannelle. Ils étaient en train de déguster quelques fruits secs que le souverain faisait venir d'Italie lorsque celui-ci se leva pour arpenter la pièce. Bien plus grand que la moyenne, le ventre proéminent, le cou un peu fort, Charlemagne impressionnait par sa stature majestueuse, mais aussi par son regard qui, à lui seul, imposait le respect. Tout en réfléchissant, le roi tordait entre ses doigts quelques brins de sa moustache blonde parsemée de poils blancs.

— Toi, mon bon Sigismond, tu m'as accompagné dans bien des batailles. Ton père était avec moi à Roncevaux(5) et je sais ta famille très fidèle.

Le comte Sigismond hocha légèrement la tête ; il se doutait bien que Charlemagne avait une mission pour lui et il attendait la suite.

— Je peux donc te parler en toute confiance. Tu sais que, malgré mes efforts, certaines menaces subsistent autour de nous. En particulier à l'est, à Constantinople où règne Irène, cette maudite femme plus dure qu'un homme, celle qui a écarté son fils du trône en lui crevant les yeux...

Les deux hommes, qui avaient déjà entendu parler de cette horreur, poussèrent néanmoins quelques sourdes exclamations.

— Bien qu'elle soit impératrice d'Orient, cette Irène me répugne. Pour elle, il n'y a qu'un empire au monde : le sien !

— Quel affront, seigneur, de ne pas reconnaître ton pouvoir sur tout l'Occident ! glissa Antfried.

Et Charles lui jeta un regard bienveillant avant de reprendre :

— Or, Irène a un ennemi de l'autre côté de ses frontières, un roi très puissant dont le territoire s'étend de l'Égypte à l'Inde. C'est vers lui qu'il faut se tourner. Nous devons lui proposer un traité d'amitié, afin de contenir l'ambition de cette femme dangereuse.

Sigismond et Antfried se regardèrent, perplexes. Ainsi, leur rôle était d'aller là-bas, au-delà des frontières du monde connu, pour rencontrer cet illustre roi...

— Vous devrez le persuader de conclure une entente avec nous ! répéta Charlemagne.

Ils avaient compris. Bien que leur voyage fût périlleux, ils n'avaient pas l'intention de refuser. Leur vie était au service du grand Charles, le plus grand de tous les rois.

— Je joins à votre équipe un homme nommé Isaac qui parle plusieurs langues : il vous servira d'interprète. Vous me rapporterez fidèlement tout ce que vous dira ce roi de là-bas...

— Haroun al-Rachid, murmura Antfried.

— Comment donc ?

— N'en déplaise à toi, seigneur, cet auguste roi possède une gloire immense, et l'on parle de lui jusqu'en Espagne.

Le roi Charles sourit : il avait bien fait de convoquer Antfried, dont l'oreille aiguisée était à l'affût de toutes les nouvelles.

Peu après, les deux ambassadeurs s'inclinaient pour prendre congé.

Quelques jours plus tard, le chancelier du palais leur remettait des bourses d'or pour les frais du voyage, ainsi que plusieurs lettres signées de la main de Charlemagne et marquées de son sceau.

Ils partirent.

Plusieurs étés, plusieurs hivers passèrent.

Au printemps 801, alors que l'empereur Charles prenait son bain quotidien dans la piscine du palais d'Aix, il vit arriver un secrétaire de la chancellerie brandissant un mince parchemin roulé.

— Une lettre, seigneur, s'écria-t-il, une lettre d'Afrique du Nord !

— Eh bien, lis-la-moi ! ordonna Charles en prenant appui sur le rebord en marbre du bassin.

— C'est une missive qui vient d'un certain Isaac et c'est très bref. Il vous demande d'envoyer un gros bateau au port de Tripoli, souhaitant vous livrer le volumineux cadeau que le roi Haroun al-Rachid lui a remis pour vous.

— Le volumineux cadeau ! répéta Charles, flatté. Cela laisserait penser que la rencontre a été fructueuse... (Puis il ajouta :) Tu donneras des ordres afin qu'il ait ce bateau au plus vite.

Ce qui fut fait. En octobre 801, on apprenait qu'Isaac avait débarqué en Italie et qu'il remontait par étapes vers le nord. Charlemagne fut alors informé que ses deux envoyés, Sigismond et Antfried, étaient

morts sur le chemin du retour et qu'Isaac serait le seul à témoigner de la réussite de l'entreprise. Mais nul détail sur le volumineux cadeau qu'il transportait avec lui...

La curiosité de l'empereur était piquée au vif, il décida d'aller à la rencontre de son émissaire et s'arrêta à Verceil, au nord de l'Italie. C'est là qu'Isaac le rejoignit à la fin de l'automne.

Il n'eut pas le temps de s'incliner devant l'empereur que déjà celui-ci lui demandait :

— Alors ? Montre-moi ce cadeau monumental pour lequel il a fallu t'envoyer un navire spécial !

Isaac sourit.

— Attends, seigneur, laisse-moi te raconter ! Sache d'abord que le bienheureux Haroun al-Rachid te tient en grande estime. Lui dont dépend l'Orient tout entier attache plus d'importance à ton amitié qu'à celle de tous les rois et princes du reste du monde.

L'empereur Charles se détendit. Voilà qui commençait bien.

— Ce grand roi, qui se glorifie de ton amitié, vit à Bagdad, et son palais est entouré de jardins aussi beaux que le paradis. Imagine que le tronc de certains arbres est décoré de pierres précieuses ! À l'intérieur du palais, j'ai vu des salles aux couleurs variées, une rose, une bleu azur, une jaune soleil... avec des serviteurs aux costumes assortis.

Charlemagne fronça les sourcils ; il ne lui plaisait guère d'entendre tant de détails sur la magnificence d'un autre monarque, mais Isaac était intarissable :

— Le calife – ainsi nomme-t-on le roi là-bas – nous a reçus assis, les jambes croisées, sur une sorte de lit recouvert de soieries. Un rideau de perles le sépare de l'assistance. Et quand il vous accorde une entrevue, un officier vous conduit derrière ce rideau. Il faut se prosterner neuf fois, puis baiser le sol deux fois, avant de pouvoir lui adresser la parole.

Charles l'écoutait avec attention. Que penseraient les envoyés de ce calife en le voyant vivre si simplement, avec ses confortables vêtements de laine et ses repas de fèves au lard ?

— Et comment se nourrit-il ? demanda-t-il brusquement.

La question fit sourire Isaac, qui connaissait, comme chacun, le robuste appétit de l'empereur.

— Ô seigneur, sa table est chargée de délices : de l'agneau rôti au miel, des légumes farcis au citron, de la crème de riz, des raisins parfumés à la rose... Tout cela est présenté dans des coupes en or, des vases de cristal que le calife offre volontiers à ses invités à la fin du repas.

— Eh bien justement, venons-en aux cadeaux ! s'impatienta Charles.

À peine eut-il prononcé cette phrase qu'un bruit énorme retentit. Ce

vacarme, qui ressemblait à un concert de trompes et de cors au début de la chasse, semblait provenir d'une tente qu'on avait dressée aux abords de la villa impériale(6).

— Ouvrez ! cria alors Isaac aux serviteurs.

Ces derniers, qui maintenaient difficilement la toile fermée, ne se le firent pas dire deux fois.

On vit alors s'avancer à pas majestueux un monstre énorme : haut comme une maison et muni d'un long nez qu'il balançait de droite à gauche.

La foule réunie autour de l'empereur s'écarta avec des cris d'effroi, alors que Charles restait impassible.

— Seigneur, je te présente Abul Abaz ! déclara Isaac d'un ton solennel. Un éléphant que le calife Haroun al-Rachid a fait venir d'Inde spécialement pour toi ! Posséder un éléphant est chez eux un honneur réservé aux plus grands princes, précisa-t-il, et le calife pense t'honorer au plus haut point en te faisant pareil présent.

Charles sourit devant l'extraordinaire apparition. Il était ravi : ce monstrueux animal, inconnu en Occident, était venu des frontières du paradis exprès pour lui, et celui qui lui offrait ce présent était l'un des plus grands rois au monde.

Descendu de son trône, l'empereur s'approcha de l'animal et flatta avec étonnement sa peau rugueuse. Avidé de sucreries, Abul Abaz avança sa trompe vers les poches et la ceinture où Charles serrait parfois quelques friandises. L'empereur éclata de rire :

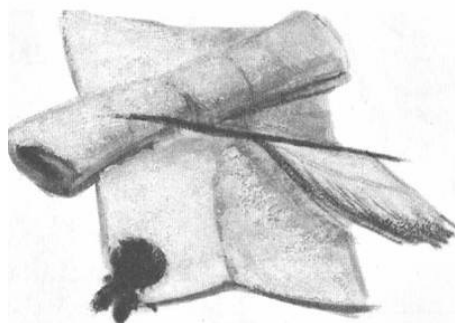
— Bienvenue à toi, Abul Abaz ! Je t'emmènerai avec moi dans mon palais d'Aix(7). Et toi, Isaac, ajouta-t-il sérieusement, je souhaite que tu repartes là-bas, à Bagdad, présenter mes remerciements à ce grand calife. Je te confierai des cadeaux à lui remettre en retour, cela va de soi !

Isaac eut un hoquet. Repartir sur ces routes périlleuses, dans la poussière et la chaleur ? Connaître à nouveau la soif et la maladie, les mauvaises haltes et les méchantes rencontres ? C'était plus qu'il ne pouvait supporter...

— Est-ce bien nécessaire, seigneur ? bafouilla-t-il. Le noble Haroun al-Rachid, très désireux d'approfondir les liens établis avec l'empereur d'Occident, a envoyé des émissaires qui arriveront prochainement. Ils viennent s'entretenir avec toi et tu pourras leur donner tous les messages que tu désires.

— Soit ! reprit Charles. Je chargerai ces ambassadeurs de dire à leur maître que lui et moi, nous sommes les deux piliers du monde.

Abul Abaz sembla acquiescer à ces mots en remuant brusquement ses grandes oreilles, et la foule, qui s'était rapprochée, se mit à battre des mains.





III

LES DEUX MARIS D'ALIÉNOR

8 août 1137

— REGARDEZ comme elle est belle !

— On s'attendait à une brune, comme toutes ces filles qui arrivent du sud, mais non ! Vous avez vu ce teint clair et ces yeux de cristal ? Une allure de reine !

— Évidemment, grand nigaud ! s'exclame une matrone, *c'est* notre reine !

À cette remarque, un éclat de rire jaillit, qui gagne la foule parisienne massée le long du grand chemin de Paris.

Dans les faubourgs de la capitale, les badauds s'interpellent, se bousculent aux carrefours, où les sergents du roi ont disposé des tonneaux de vin et de bière afin que chacun puisse se régaler en l'honneur de la nouvelle souveraine.

Celle qui arrive au pas lent de son cheval, éclatante de beauté sous son voile léger, porte un prénom rempli de soleil et de poésie : Aliénor. La reine Aliénor ! Elle pose un sourire bienveillant sur les visages levés vers elle, répond d'un signe de la main aux gestes de bienvenue, caresse la joue des enfants que leur mère tend à bout de bras. Elle a l'air si enjouée, si sûre d'elle... Mais son cœur est rempli d'appréhension.

Il y a deux semaines à peine, elle était encore duchesse d'Aquitaine, une des plus riches héritières de la chrétienté, et la voici aujourd'hui reine de France ! Le 25 juillet dernier, elle a dit oui au jeune roi Louis⁽⁸⁾ qui est venu la chercher jusque dans sa ville de Bordeaux.

— Aliénor, tu n'es pas à plaindre ! lui a dit sa nourrice lorsque la demande en mariage est parvenue au palais. L'époux qu'on t'a choisi a dix-sept ans : deux ans de plus que toi, ce pourrait être pis, tu le sais bien ! Il est instruit et délicat, et en plus, il est roi.

Ce jour-là, Aliénor s'en souvient, elle a fait la moue.

— Tout le monde dit qu'il ne voulait pas devenir roi. Il a été élevé

pour être moine !

— Comment l'as-tu appris ?

— Nourrice, pour qui me prends-tu ? Il suffit d'écouter les commérages !

La nourrice se tut. Car c'est bien vrai que Louis a été éduqué au monastère et voulait consacrer sa vie à Dieu. Il y serait resté si son frère aîné, Philippe, ne s'était tué lors d'une chute de cheval, quelques années auparavant. Il avait alors fallu le retirer du monastère et lui faire admettre que son devoir était de porter la couronne. Si Louis avait obéi, il était resté moine au-dedans de son cœur : il ne maniait pas bien l'épée, ne buvait pas, ne riait pas aux éclats et savait mieux parler latin que conter fleurette aux jeunes filles.

Aliénor savait tout cela lorsqu'elle avait dit oui à l'évêque chargé de les marier dans la cathédrale de Bordeaux. Cinq jours plus tard, Louis apprenait la mort de son père et les festivités des noces étaient écourtées. Le jeune Louis, devenu Louis VII, devait rentrer à Paris sans tarder.

C'est ainsi qu'aujourd'hui Aliénor est aux portes de la capitale, parmi ces gens du Nord si différents des habitants de son Aquitaine : ils sont plus grossiers, plus guerriers, leur langage est plus rude, leur climat aussi. Réussira-t-elle à les aimer ?

— Ô ma reine, donne un baiser à mon enfant qui ne sait pas marcher, tu lui porteras chance ! implore soudain une femme à ses côtés.

Aliénor pose la main sur les petites jambes trop maigres du bambin, puis son regard s'évade vers les tours et les toits qui se dressent au loin : Paris ! C'est là qu'elle va vivre désormais, auprès de Louis qu'elle connaît si peu.

La foule est maintenant si dense que les sergents sont obligés d'écarter les badauds devant le poitrail des chevaux. Le cortège descend la rue Saint-Jacques, et Aliénor découvre devant elle la Seine, puis l'île de la Cité ceinte de remparts. Et là, tout près d'elle, le flot des étudiants, des marchands, des bateliers qui lancent leur bonnet de feutre en signe d'enthousiasme.

Le cortège a franchi le pont. Dans la cour du palais, près d'un vieux tronc servant de marchepied, Louis l'attend. Il sourit tendrement, amoureuxment...

« Aliénor, sois confiante ! » se dit-elle.

Et elle lui sourit à son tour.

Mars 1148

Le ciel est si bleu qu'Aliénor en pleurerait de bonheur. Comme elle

pleure de soulagement d'être à Antioche(9), dans cette ville lumineuse au bord de la Méditerranée. Depuis qu'elle est arrivée, elle découvre tant de merveilles, et surtout un savoureux printemps, parfumé de fleurs d'oranger et de jasmin. Elle avait oublié que la vie pouvait être si douce.

Depuis Paris, d'où ils sont partis le 12 mai 1147, Louis et ses barons ont mené leur immense armée à travers d'inquiétantes forêts, des plaines infinies et des fleuves bouillonnants. Pendant des mois, sur les chemins d'Europe a voyagé une suite sans fin de cavaliers, de piétons et de chariots transportant les armes et les provisions, les tentes et la literie, les fourrures pour l'hiver et les voiles légers pour les grandes chaleurs de l'été. Aliénor se demande encore comment elle a pu supporter ces heures interminables à cheval, le soleil écrasant, les puces et la saleté. Pendant des semaines, elle n'a guère interrogé son miroir ni entretenu sa beauté. Qu'importe ! Elle a reçu chaque jour le salut respectueux de ses chevaliers d'Aquitaine, qui s'étaient joints à la croisade et chevauchaient à côté d'elle vers la Terre sainte.

Lorsque la grande armée avait fait halte à Constantinople, en octobre dernier, l'empereur Alexis avait donné pour eux un banquet inoubliable : ils avaient dégusté des mets succulents, allongés sur des coussins d'or dans un palais de marbre rouge. Aliénor se souvient encore de chaque détail ! Comparée à tant de splendeurs, la cité de Paris lui avait paru petite et sale, une ville aux rues trop étroites, envahie par la boue et les mauvaises odeurs. Elle frissonne à l'idée de rentrer bientôt là-bas, alors même qu'elle y a laissé un bébé rose et blond du prénom de Marie, sa petite fille, née trois ans plus tôt.

Elle a tant tardé à venir, cette petite princesse ! À la cour de France, les ennemis d'Aliénor chuchotaient que la reine était stérile. Il est vrai que les années passaient et que son ventre ne s'arrondissait pas. Ce grand vide, qui mettait en péril l'avenir du trône, avait fini par ternir la relation entre les deux époux. Et pourtant le roi aimait tendrement cette femme si belle que Dieu lui avait donnée. De son côté, Aliénor savait reconnaître les qualités de Louis : doux et affable, instruit, sensible aux belles choses, c'était déjà beaucoup... Mais il manquait aussi d'autorité, de fantaisie ; il gouvernait sagement, guidé par l'abbé de Saint-Denis, entouré de religieux qui lui conseillaient de se méfier des femmes. Tenue à l'écart des affaires du royaume, Aliénor s'ennuyait, s'aigrissait, souffrait du manque de fêtes et de soleil.

Enfin, Marie était née. La cour entière avait remercié Dieu, puis s'était mise à attendre un garçon. Hélas ! après onze ans de mariage, Marie est toujours l'unique héritière du royaume de France.

— Malheur à celle qui n'a pas de fils ! murmurent encore les méchants.

Même son oncle, le duc Raymond, qui dirige la cité d'Antioche, lui a

demandé en l'accueillant :

— Quand donnes-tu un roi à ton royaume ?

Un fils, évidemment, lui permettrait de regagner la considération de tous, y compris celle de Louis. Il aurait pu la répudier déjà depuis longtemps, l'enfermer au monastère. Aliénor frissonne. Elle a vingt-six ans ! Tant de femmes, à son âge, ont accompli leur vie, rempli leur rôle de mère...

— Pourquoi pleures-tu ? demande soudain une voix d'homme à ses côtés. Tu vois bien que ce n'est pas un pays pour les larmes !

Raymond – elle a reconnu sa voix – a bien raison. Ce pays est si beau, plein d'odeurs et de couleurs !

Il s'approche, contenant avec peine sa colère.

— Ton mari est un mauvais chef de guerre ! Il possède la plus formidable armée du monde et il ne fait rien... Vous étiez venus pour reconquérir la ville d'Édesse(10), n'est-ce pas ? Eh bien, il a changé d'avis ! Après Édesse, c'est Antioche qui sera attaquée. Louis, roi de France, va-t-il me laisser sans secours ?

— Je sais bien, Raymond, murmure Aliénor. Depuis notre départ, ils ont accumulé les défaites...

— Il est prêt à s'en retourner sans livrer bataille, alors que le chef musulman Nur al-Din se fait de plus en plus menaçant ! s'emporte son oncle.

— Souvent, j'ai essayé de donner mon avis, mais il n'écoute que les religieux. Il obéit aux Templiers ; à Paris, c'est l'abbé de Saint-Denis qui dirige tout... Grand Dieu, que va-t-il advenir de nous ? soupire la reine en levant les yeux vers le ciel comme pour y quêter un message.

Mai 1152

Tant de bien-être est-il possible ? Aliénor rit, toute décoiffée par le vent et par les grandes mains caressantes de l'homme qui vient de lui proposer cette course à cheval. Il a gagné, bien sûr, mais elle le talonnait de près ! Et maintenant, il lui prend la taille pour l'aider à descendre de sa monture. Un galant amoureux, voilà ce qu'il est ! Est-ce tout ? Non, son nom est Henri Plantagenêt(11) ; il est comte d'Anjou, une puissante région au nord de ses domaines. Et elle ? Il y a quelques semaines, Aliénor est redevenue simple duchesse d'Aquitaine. Le roi Louis a fini par écouter son entourage qui lui conseillait de quitter cette épouse trop exubérante, trop colérique peut-être, trop séduisante aussi, et surtout, incapable de lui donner un fils. La voici libre(12) à nouveau. Libre et riche, encore jeune et belle. Les prétendants ont aussitôt tourné autour d'elle : l'un d'eux lui a même tendu une embuscade ! Elle descendait vers Poitiers avec sa

petite escorte et s'apprêtait à franchir la rivière de la Creuse, lorsque ses éclaireurs sont revenus au galop : Geoffroy d'Anjou l'attendait au passage du gué, bien décidé à l'enlever pour l'épouser de force. Il fallut rebrousser chemin et remonter vers la Vienne pour se réfugier au plus vite derrière les bonnes murailles de Poitiers. Une fois à l'abri, Aliénor a bien ri en imaginant la mine déconfite de Geoffroy. Non, non, et non ! Ce n'est pas à ce petit insolent qu'elle allait donner son Aquitaine... mais plutôt à l'aîné de la famille d'Anjou, Henri, qu'elle a rencontré à Paris l'été dernier alors qu'il venait prêter hommage au roi de France. Dès leur première entrevue, le jeune comte lui a fait grand effet avec ses épaules puissantes et son incomparable vitalité. Et lui n'est pas indifférent non plus. Sitôt qu'il l'a sue libre, il s'est présenté au château, a proposé cette course à cheval...

— Qu'en dis-tu, nourrice ? demande Aliénor à la vieille femme qu'elle a retrouvée à Poitiers.

— Il n'a que dix-neuf ans, réplique la vieille, et toi, bientôt trente. Mais lui au moins n'a pas l'air d'un moine. Et puis, ajoute-t-elle avec un sourire, il sera bientôt roi, n'est-ce pas ?

Aliénor épouse Henri Plantagenêt le 18 mai 1152. Voici l'Anjou et l'Aquitaine réunis dans la même main. Une poigne vigoureuse que celle du jeune comte, dont les possessions ne cessent de s'étendre puisqu'il est aussi maître de la Normandie, héritée de sa mère, la duchesse Mathilde.

Pour Aliénor, les années qui suivent sont les plus belles de sa vie. Cet homme qu'elle vient d'épouser la comble. Elle aime son inépuisable énergie qui lui permet de tenir des journées entières à cheval, elle apprécie son goût pour les lettres et la musique, l'ambition qui l'anime et qui rejoint la sienne.

Dès le début de l'année 1153, Henri s'embarque pour l'Angleterre. Là-bas, de l'autre côté de la mer, la duchesse Mathilde bataille hardiment pour que son fils aîné coiffe la couronne de ce royaume prospère. Il y a droit, puisqu'il est l'arrière-petit-fils de Guillaume le Conquérant(13), mais bien des barons anglais, fidèles à un autre prétendant, s'y opposent.

Aliénor a laissé son mari partir seul. Et pourquoi donc, alors qu'elle lui est si attachée ? Parce qu'elle est enceinte. Le 17 août 1153, elle met au monde un fils, qu'elle prénomme Guillaume – ce prénom de conquérant qui a tout pour réjouir Henri alors qu'il tente d'imposer sa présence en Angleterre...

Un fils ! Quel bonheur ! Quelle revanche pour Aliénor qui n'a pas oublié les médisances de la cour de France.

Et le roi Louis, comment reçoit-il l'annonce de cette naissance ?

On le voit prostré dans son palais de la Cité. Un messager vient de lui apporter la nouvelle, qui s'ajoute aux précédentes : Aliénor s'est remariée à un puissant baron, possesseur d'un immense territoire s'étendant désormais de la Manche aux Pyrénées ; elle lui a donné aussitôt un enfant mâle qui héritera de l'Aquitaine, laquelle ne reviendra donc pas à la couronne de France... Cela fait beaucoup de contrariétés pour le roi Louis ! Le comble serait que son rival gagnât aussi le royaume d'Angleterre. Désespéré, Louis multiplie les prières afin que cette catastrophe lui soit épargnée.

Mais la chance continue de sourire au bel Henri.

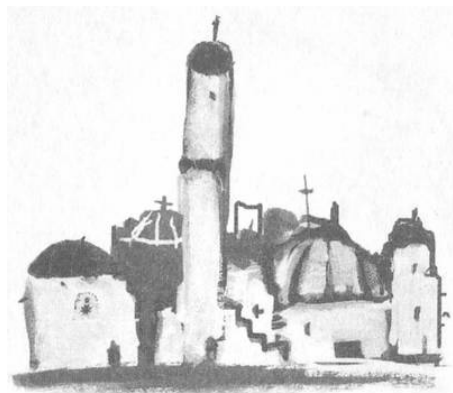
Le 19 décembre 1154, on le voit s'avancer dans la nef de la prestigieuse abbaye de Westminster, à Londres, derrière un cortège solennel d'abbés et d'évêques : le voici prêt à être sacré roi d'Angleterre !

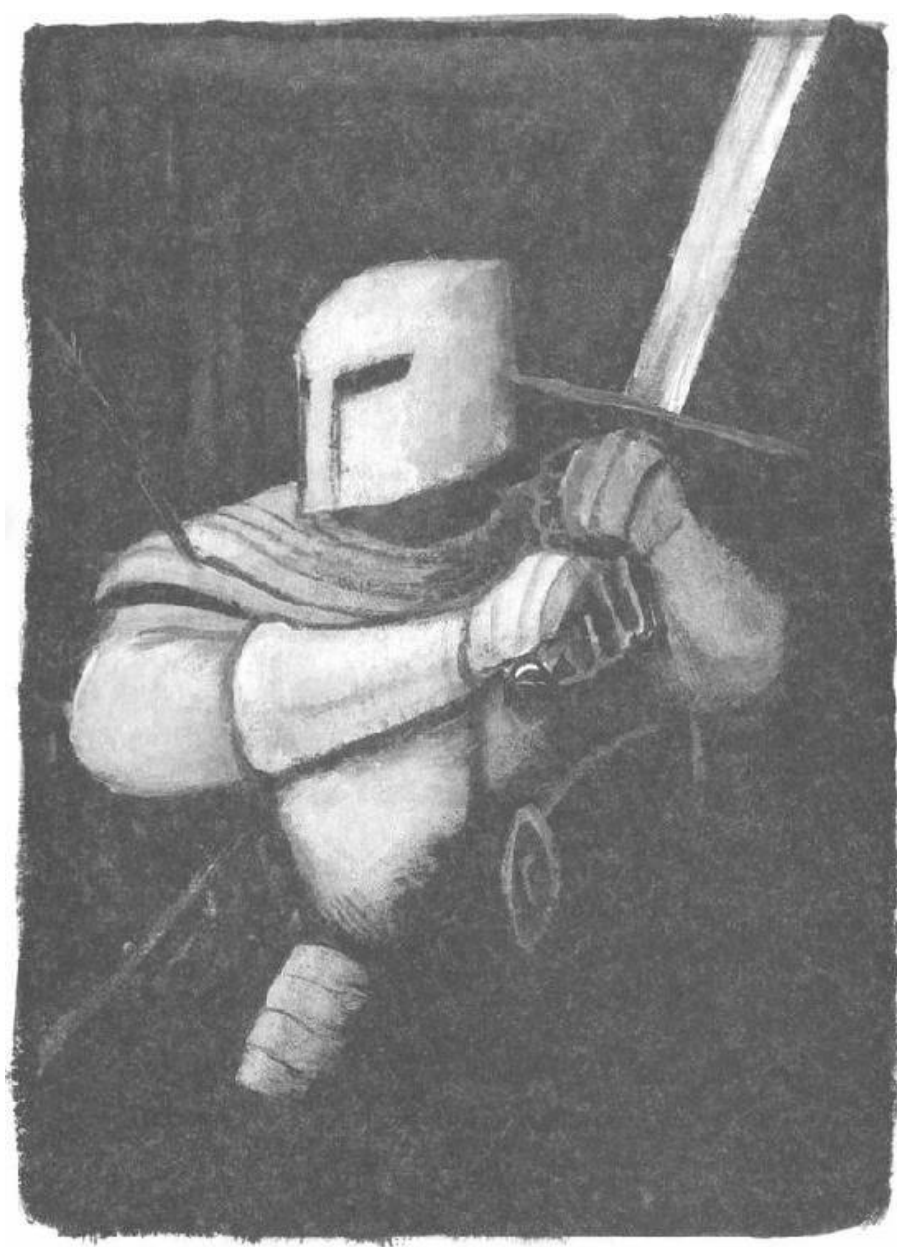
À ses côtés, la reine Aliénor, resplendissante de beauté, dissimule la rondeur de son ventre sous les plis d'un ample manteau. Elle attend un deuxième enfant, qui naîtra en mars 1155. Encore un garçon, baptisé Henri.

Installée à Londres ou dans les châteaux environnants, la reine Aliénor participe activement à la gestion de l'immense domaine Plantagenêt sans cesser pour autant d'enfanter. En 1156 elle met au monde Mathilde, puis Richard en 1157, surnommé plus tard « Cœur de Lion », puis Geoffroy, Jeanne et Jean, le futur Jean sans Terre, et enfin Aliénor en 1161. Huit enfants vigoureux, que leurs parents promettent en mariage aux princes et princesses des royaumes voisins. La famille Plantagenêt est sans nul doute la plus puissante, la plus enviée de tout l'Occident. Face à cette superbe tribu, le roi de France fait piètre figure : jusqu'à présent, ses épouses successives ne lui ont pas donné d'héritier, et la reine Aliénor se prend à rêver qu'un jour, bientôt, son fils aîné coiffera la double couronne de France et d'Angleterre...

Le rêve d'Aliénor aurait pu se réaliser si la reine de France, Adèle de Champagne, n'avait pas, enfin, accouché d'un fils, Philippe Dieudonné, né en 1165, plus connu sous le nom de Philippe Auguste.

Devenu roi en 1180, Philippe saura utiliser les rivalités de la turbulente famille Plantagenêt pour restaurer l'autorité royale en France, et surtout reprendre la Normandie et l'Anjou en 1204. Aliénor s'éteint la même année, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, après avoir vu mourir la plupart de ses enfants. La dernière action de cette grande reine est d'organiser le mariage de sa petite-fille, Blanche de Castille, avec le futur Louis VIII, fils de Philippe Auguste.





IV

JEAN, LE ROI PRISONNIER

Ce récit prend place au cours de la guerre de Cent Ans, un long conflit qui a lieu entre la France et l'Angleterre de 1338 à 1453. Depuis l'époque de la reine Aliénor, l'Aquitaine fait partie du royaume de France mais appartient à la couronne d'Angleterre. Cette situation est source de bien des querelles.

LA JOURNÉE AURAIT PU ÊTRE DOUCE.

Ce 18 septembre 1356, au sud de Poitiers, c'est la saison des vendanges. Sur les places des villages, les cuves se remplissent de grappes bien mûres que les jeunes gens écrasent avec leurs pieds nus. De cette danse sauvage naîtra le vin de l'année, et chacun se régale à l'avance.

Mais parfois, sur les visages ruisselants de sueur, les sourires s'éteignent et les regards se tournent vers le village de Maupertuis. Quel est ce nuage de poussière au loin ? Et cette rumeur qui emplit le ciel ?

Là-bas, c'est la guerre. La puissante armée de France piétine la prairie, harcelée par les archers anglais qui ont pris position sur le plateau en face. Au milieu du tumulte qui dure depuis des heures, on remarque un beau cavalier dont l'armure est ornée de fleurs de lis. Il est monté sur un destrier blanc. Assailli de toutes parts, il résiste vaillamment et ne cède pas un pouce de terrain. Ce guerrier qui se bat mieux qu'un lion, c'est le roi de France, Jean le Bon. Malgré l'étau qui se resserre, il continue de distribuer les coups sans souci du danger.

— Sire, par pitié, cessez de vous mettre en péril ! hurlent ses compagnons.

En effet ! L'ennemi est partout, de plus en plus proche, de plus en plus menaçant. D'un geste las, le roi Jean relève la visièrre de son casque et contemple le désastre : il ne reste plus autour de lui qu'une poignée de chevaliers fidèles, épuisés par ces heures de lutte sans trêve. Sur le champ de bataille, les dernières troupes françaises fuient

dans le désordre. Il est trop tard pour se ressaisir. Avec leurs flèches qui transpercent les armures et abattent les chevaux par milliers, les archers anglais viennent d'écraser la belle armée de France.

Sans un mot, le roi Jean dépose ses armes. Dès cet instant, le combat peut cesser. Le roi s'est déclaré vaincu. Aussitôt, la nouvelle se répand sur le champ de bataille, puis dans les campagnes alentour.

Sur les places des villages, les vendangeurs ont laissé leur travail et tombent à genoux, une prière sur les lèvres :

— Seigneur Dieu, prenez pitié ! Que va-t-il advenir de nous ?

— De mémoire de vieux, c'est la première fois que notre roi est prisonnier ! murmurent les plus âgés, ceux qu'on écoute le soir à la veillée.

Et chacun trace sur sa poitrine le signe de la croix. Cette guerre entre le roi de France et le roi d'Angleterre leur a déjà causé bien des misères. Ne cessera-t-elle donc jamais ?

Là-bas, sur le plateau de Maupertuis, le roi Jean est maintenant face à son ennemi vainqueur. Celui que l'on surnomme le Prince Noir(14) a ôté son casque pour saluer son prisonnier. L'éclat sombre de son armure contraste avec ses cheveux roux, et sa moustache cache difficilement un sourire de triomphe.

— Mes hommages, mon cousin, dit-il en s'inclinant.

Puis il ordonne que l'on dresse une tente, afin que le roi Jean puisse se reposer. Il fait apporter du vin doux, des épices, des fruits, et les deux hommes devisent le plus courtoisement du monde.

— Que diriez-vous de passer l'hiver à Bordeaux ? propose le prince à Jean, en lui tendant une grappe de raisin bien frais.

— Je suis votre obligé ! réplique le roi.

Le prince sourit. Son prisonnier est un parfait chevalier. Il s'est engagé à ne reprendre sa liberté qu'après le paiement d'une rançon. En attendant, nul besoin de l'enfermer ou de le mettre aux fers, sa parole est plus solide que la plus forte des murailles.

Sous le tiède soleil de septembre, le prince et son royal prisonnier descendent par petites étapes vers Bordeaux. Les villageois massés le long des routes acclament leur souverain et se retiennent de cracher sur le Prince Noir. C'est lui qui a envoyé ses armées ravager les villages l'an dernier ! Il n'a pas écouté les cris d'épouvante et de souffrance, il n'a pas voulu voir tout ce sang versé sur la terre. Le Prince Noir a le cœur aussi noir que son armure. Entre Poitiers et Bordeaux, les pauvres gens le savent bien et ils le craignent.

— Quelle rançon vont-ils exiger, lui et son père ? chuchotent certains.

— Un roi est une prise de guerre qui vaut cher ! commentent les

autres.

— Oui, mais cette rançon, c'est nous qui la paierons, à la sueur de notre front ! ricanent les plus hardis.

Et la foule inquiète regarde s'éloigner le cortège richement harnaché.

Néanmoins, le Prince Noir sait se comporter en grand seigneur. Il accueille son cousin Jean avec faste, lui offre festins et tournois, et ainsi l'hiver s'écoule agréablement sous le doux climat d'Aquitaine.

À Londres cependant, le roi Édouard s'impatiente.

« Quand m'envoyez-vous mon prisonnier ? » demande-t-il dans ses lettres à son fils. « Au printemps, répond celui-ci, lorsque les routes seront moins boueuses et la mer plus clémente. »

En effet, au début d'avril 1357, le roi Jean est conduit à Calais(15), où l'attend le bateau qui le mènera en Angleterre. Tandis que les marins anglais larguent les amarres, il jette un dernier regard sur les falaises blanches des côtes de France. Son royaume n'a plus de chef. Va-t-il sombrer pour autant ?

« Mon fils aîné, Charles, est surnommé le Sage, alors qu'il n'a que dix-neuf ans, se dit-il. Nul doute qu'il saura faire face à toutes les épreuves ! »

L'inquiétude n'enserme pas trop son cœur lorsqu'il pose le pied en Angleterre. Il se fait même livrer un magnifique palefroi blanc pour aller au devant du roi Édouard qui vient l'accueillir à Londres et le conduit au château de Windsor. Trente-cinq serviteurs sont à ses ordres ; des vins de France, de l'huile d'olive, des épices importées à grands frais pour ses festins : le roi Jean ne manque de rien et dépense beaucoup.

L'été et l'automne se passent dans les meilleures conditions. Jean se plaît à Windsor. Le château est tout à fait digne d'un homme de son rang, et les forêts alentour regorgent de gibier... S'il regrette parfois ses résidences de Paris et ses chasses de Vincennes, jamais il ne songerait à s'évader. Le roi Édouard qui le sait le fait à peine surveiller.

Pendant ce temps, au royaume de France, le dauphin(16) Charles essaie de tenir bon dans la tourmente. Afin de réunir l'argent de la rançon, il fait augmenter les impôts alors que les paysans sont déjà écrasés par la misère ; dans les campagnes autour de Paris, les greniers sont désespérément vides et les ventres ont faim. Partout, les révoltes éclatent. Pourtant, le jeune Charles continue vaillamment de négocier avec le roi d'Angleterre.

Il faudra deux ans pour que ces âpres discussions aboutissent.

— Vous entendez, mon bien-aimé cousin ? annonce Édouard à Jean,

un jour de mars 1360. Voici le prix de votre liberté : 2 400 000 écus d'or, soit 400 000 écus par an pendant six ans. Le premier versement ne saurait tarder ! Votre fils Charles me l'a promis.

Il regarde fixement son royal prisonnier. Attend-il de lui une réaction ? Un mouvement de révolte ? Rien ! Le roi Jean ne sourcille pas. Il s'agit d'une somme colossale, mais il en est fier. Son orgueil de chevalier n'aurait pas supporté que sa famille obtienne sa liberté à plus bas prix.

— Il faudra secouer un peu nos gens, qui rechignent à payer ! Mais le royaume de France est riche ! dit-il en souriant.

Édouard boit une gorgée de ce délicieux vin qu'il fait venir de Bordeaux avant d'affirmer calmement :

— Après le premier versement, vous serez libre. Je vous en donne ma parole !

Puis il repose son verre et ajoute tout aussi tranquillement que cette libération nécessite une garantie : à la place du roi, des otages viendront séjourner à Londres, des gens prestigieux et fortunés, à commencer par les fils du roi eux-mêmes.

— Pas Charles, bien sûr ! assure-t-il. Il est le dauphin, le futur souverain, mais ses jeunes frères, Louis d'Anjou et Jean de Berry, ainsi qu'une quarantaine de barons.

Une fois encore, le roi Jean accepte sans marquer d'hésitation. Sa place n'est-elle à la tête de son royaume ?

— Après tout, conclut-il, ce n'est pas la première fois que des fils de chevaliers offrent leur liberté pour celle de leur père...

Les premières cargaisons d'écus d'or ayant été livrées à Londres, le roi Jean peut regagner la France. En juillet 1360, il débarque à Calais. À peine a-t-il touché terre qu'il découvre un magnifique cortège dans les rues de la ville.

— De quoi s'agit-il ? s'enquiert-il.

— Eh bien, sire, c'est votre fils Louis et la jeune comtesse Marie de Blois ! Ils viennent de se marier, il y a quelques jours.

Le roi se précipite, tout heureux de revoir sa famille. Dans la joie des retrouvailles, il décide d'offrir un banquet. La fête est splendide et les jeunes époux semblent inséparables. Marie ne cesse de poser ses yeux de velours sur la fière silhouette de son mari, et Louis ne peut détacher ses mains de la jolie taille de Marie, si bien mise en valeur par la robe de soie rouge qu'elle porte avec élégance.

Hélas ! leur bonheur ne dure qu'un jour et une nuit. Car Louis fait partie des otages que réclame le roi d'Angleterre, et le bateau amarré dans l'eau grise du port attend ses passagers.

La tête basse, ceux-ci embarquent au petit matin. Sur le quai, Marie

sanglote, cherchant à retenir sur son visage et sa poitrine tous les baisers que Louis y a déposés avant de partir. C'est si bon, c'est si rare d'être amoureuse de celui que votre famille a choisi pour vous ! Son mari l'aimera-t-il encore quand il reviendra ? Elle ne peut s'empêcher de haïr le roi Jean, ce vieil homme au nez trop long qui est là, comblé d'honneurs, et qui retrouve la liberté en sacrifiant celle de son fils. Dans combien de temps Louis sera-t-il à nouveau près d'elle ?

Tristement, Marie regagne les châteaux de sa famille. Elle attend. Longtemps. Une année, et puis une autre encore. Ces milliers d'écus semblent impossibles à rassembler.

De l'autre côté de la Manche, les otages s'ennuient, surtout les plus jeunes qui regrettent la douceur de la France, leurs compagnons de chasse et de jeux. En novembre 1362, ils tentent d'amadouer le roi Édouard.

— Sire, par pitié, laissez-nous aller jusqu'à Calais ! Nous y ferons venir de Paris nos chiens, nos valets et nos faucons. Vous avez notre parole que nous ne tenterons rien pour nous enfuir.

Promesse de chevalier ne saurait être trahie. Édouard accorde sa permission.

À Calais, le capitaine de la place accueille les jeunes princes avec les honneurs dus à leur rang et s'efforce par tous les moyens de leur être agréable. Il les autorise même à sortir de la ville. Un matin glacial, les portes s'ouvrent pour laisser passer la joyeuse cohorte qui s'élance à travers bois. Tout au long du jour, on entend le cor des chasseurs qui débusquent parfois un cerf ou un sanglier. À l'approche de la nuit, quand sonne l'heure du retour, on cherche Louis d'Anjou. Après avoir battu chemins et fourrés, chacun s'inquiète. C'est alors que surgit un coursier haletant : le prince Louis a été aperçu à Boulogne, au pèlerinage de Notre-Dame, en compagnie d'une jeune personne voilée. On soupçonne Marie de Blois. Et c'est elle, en vérité, que Louis est allé retrouver.

— Viens donc, mon bien-aimé, chuchote-t-elle en pressant la main de son époux pendant la procession. Viens jusqu'au château de Guise qui n'est qu'à quelques lieues. Il appartient à ma famille et nous y serons à l'abri.

Louis se penche vers le joli visage vibrant d'émotion. Cela fait deux ans qu'il n'a pas serré sa femme dans ses bras. Il accepte.

Les retrouvailles sont si belles que le jeune homme n'a pas le courage de repartir. Il veut rester là, à regarder Marie vivre et sourire, à toucher ses cheveux, à sentir son corps près du sien. Que les autres regagnent Londres sans lui !

C'est au mois de juillet 1363 que le roi Jean apprend cette désertion. Il a beau tempêter, menacer, envoyer son fils Charles raisonner le cadet, rien n'y fait : Louis d'Anjou ne quittera plus sa bien-aimée.

Voilà qui est grave. Le roi de France est trahi, son honneur en péril.

En chevalier digne de ce nom, Jean n'hésite pas : en décembre 1363, après avoir nommé Charles lieutenant du royaume, il franchit à nouveau le mer pour se constituer prisonnier à la place de Louis.

À bord de la nef qui l'emporte vers le royaume d'Édouard, il soupire avec lassitude. Combien de temps cette lourde rançon le retiendra-t-il au loin ?

Quelques mois plus tard, le bateau qui le ramène en France ne débarque qu'un cercueil. Le roi Jean est mort en captivité le 8 avril 1364.

Ainsi s'achève le règne de celui qui a préféré abandonner son royaume plutôt que de perdre son honneur.

Son fils Charles, qui devient alors le roi Charles V, se souviendra de la leçon et jamais, au grand jamais, ne risquera sa vie ou sa liberté sur un champ de bataille.

Outre le paiement d'une rançon, la défaite de Poitiers entraîne la signature du traité de Brétigny (1360), très défavorable à la France puisque celle-ci est obligée de céder l'Aquitaine à l'Angleterre. En réalité, la rançon évoquée ici ne sera jamais versée dans son intégralité et la guerre reprendra en 1369. À cette époque, l'idée de nation n'est pas encore acquise ; ce ne sont pas deux pays qui se font la guerre, mais deux rois entourés de leurs chevaliers, selon des codes d'honneur très différents de ceux d'aujourd'hui.





V

UN ROYAUME SANS TÊTE

IL FAIT TRÈS CHAUD en ce début d'août 1392. Une chaleur comme on n'en a pas connu depuis des années dans le nord du royaume de France.

Dans la lumière trop blanche, la verdure des coteaux et des talus semble grise ; pas un oiseau ne chante ; aucune brise ne vient caresser la ramure des arbres. Partout, la nature est immobile, comme prise dans un corselet de fer.

Que dire alors de ces hommes en armes qui marchent sous le soleil écrasant ? Hébétés, ils regardent droit devant eux tandis que les sabots de leurs chevaux soulèvent pesamment le sable poussiéreux du chemin. Ruisselants de sueur sous leur cuirasse, ils rêvent à la fraîcheur du soir, au bain qu'ils prendront peut-être s'ils font halte au bord d'une rivière...

Loin derrière eux chevauche Charles VI, roi de France, le visage blême sous son chaperon de soie rouge, la poitrine trop serrée dans un justaucorps de velours noir. Depuis plusieurs jours, le roi se sent accablé de fatigue et de tristesse. Au déjeuner de ce matin, il a refusé les plats qu'on lui servait, et pourtant son maître queux(17) avait préparé des sauces légères et des fruits frais afin de stimuler son appétit. Non, le roi n'a pas faim. Faim de rien, le ventre noué par une sorte de dégoût qui lui donne surtout envie de fermer les yeux et d'être seul.

L'armée vient de s'engager dans la forêt du Mans et la garde royale s'éloigne discrètement, pour ne pas déranger son souverain. Le silence est total sous la voûte sombre des arbres, si bien que le roi, bercé par le pas de sa monture, se laisse aller à somnoler.

Soudain, le cheval s'arrête et frémit. Réveillé en sursaut, Charles découvre devant lui une silhouette sombre, une sorte de fantôme enveloppé de noir, la capuche rabattue sur un visage osseux.

— Sire, Sire ! siffle la voix. Ne va pas au-delà, rebrousse chemin. Tu es trahi !

Le spectre noir a saisi les rênes et la voix reprend :

— Noble roi, fais attention... autour de toi...

Le cheval affolé se cabre et le roi hurle son épouvante.

Aussitôt les gardes accourent, fouettent les mains de l'homme en noir, qui serrent les rênes.

Le roi a fermé les yeux. Lorsqu'il les ouvre de nouveau, l'hideuse apparition a disparu. Il s'étonne : personne ne la prend en chasse ? On ne l'arrête pas ? On ne poursuit pas l'homme qui vient de causer dommage au roi ?

Tout à coup, dans la tête fatiguée du roi Charles, les mots de l'horrible créature se mettent à résonner :

— Attention, tu es trahi...

Par qui ? Pourquoi ?

Il essaie de se calmer, mais rien n'y fait. De plus en plus fort, les paroles vibrent dans ses tempes, s'impriment à l'intérieur de son front. Une terreur insoutenable lui écrase la poitrine. Au simple bruit d'une lance heurtant un casque devant lui, sa raison bascule. Il repousse les soldats qui l'entourent, sort son épée, frappe autour de lui, ne voit pas qu'il blesse ses compagnons, frappe encore. Les hommes reculent, hésitant à user de leurs armes. Le frère du roi, Louis d'Orléans, se jette sur lui pour le désarmer, mais leur oncle, le duc de Bourgogne, s'interpose :

— Prenez garde, Louis ! Il peut vous tuer !

Charles entend et se sent pris au piège. Ainsi, tout cela était-il vrai : ils lui veulent du mal ! Cramponné à son épée, il continue de ferrailler de tous côtés. Mais bientôt, quelqu'un le saisit par-derrière. Martel, son chambellan(18), qui a sauté sur la croupe de son cheval, réussit à le désarmer en douceur.

— Vite ! crie-t-il à ses amis. Aidez-moi, il va tomber !

En effet, Charles vient de s'évanouir et s'affaisse dans les bras de son chambellan.

Au sortir de la forêt, on trouve un char à bœufs sur lequel on allonge le roi toujours inconscient. Puis la petite troupe inquiète s'achemine vers la ville du Mans.

Là, les médecins croient détecter un empoisonnement. Mais le repas du matin, testé par un goûteur, se révèle parfaitement sain. Peu à peu, Charles reprend conscience. Il ne comprend pas ce qui s'est passé. Les médecins, tout aussi déconcertés pratiquent des saignées afin d'extraire le mal qui habite le corps du roi. Ils ordonnent du repos.

— Sire, lui disent-ils l'air inquiet, les fêtes qui durent jusqu'à l'aube, les parties de cartes où l'on joue des sommes folles, les boissons et les échauffements... tout cela est mauvais pour vous !

— Les fêtes... soupire Charles. La reine Isabeau les aime tant ! Aurai-je la force de les interdire à mon épouse ?

De toute façon, impossible de discuter : les médecins lui imposent

une convalescence au château de Creil.

— À l'écart du bruit et des mauvaises influences de Paris, votre esprit retrouvera son équilibre, affirment-ils.

En effet, ce repos paraît salulaire. Au cours de l'automne, Charles se sent beaucoup mieux, demande à voir ses enfants et son épouse.

Au début de l'hiver, il semble si bien remis que le peuple de France rend grâce à Dieu pour cette guérison. De son côté, Charles lui-même cesse de redouter une nouvelle crise de folie. Il pense reprendre sa charge de roi, assurée par son frère et ses oncles pendant sa maladie.

Il rentre à Paris, où les fêtes n'ont guère cessé. La reine Isabeau ne peut vivre sans festoyer, comme elle ne peut vivre non plus sans son beau-frère, le duc Louis d'Orléans, avec lequel elle passe de plus en plus de temps depuis que le roi est souffrant...

À la fin de l'hiver 1393, la reine, égale à elle-même, annonce avec un sourire triomphal qu'elle s'apprête à donner un bal pour le mariage d'une de ses filles d'honneur.

Le roi se réjouit d'y participer.

— Sire, que diriez-vous d'un déguisement ? lui glisse à l'oreille son écuyer Hugonin, qui n'est jamais à court d'idées pour s'amuser. Nous pourrions nous travestir en hommes sauvages, couverts de poils et hideux à faire peur !

Le roi éclate de rire.

— Cela ferait grand effet sur les dames !

Le jour venu, imité par ses cinq compagnons, il enfle une tunique très ajustée, que son maître tailleur achève de coudre sur lui. La toile est enduite de résine et recouverte d'étope⁽¹⁹⁾. Les six jeunes gens méconnaissables forment un groupe d'affreux sauvages, velus comme des singes et prêts à tout pour effrayer les dames.

Ils entrent dans la salle de bal en gesticulant et en tapant des pieds. L'assistance, d'abord stupéfaite, applaudit la mascarade, sans se douter qu'elle a sous les yeux le roi de France et ses amis...

Peu de temps après, le duc d'Orléans, accompagné de sa garde personnelle, fait lui aussi une entrée remarquée. Armés de torches crépitantes, ces gentilshommes richement vêtus apparaissent sur le seuil comme d'étranges messagers. Le duc fait quelques pas, hésite. Il observe le bal des sauvages, se gausse, avance un pied, puis l'autre. Il semble décidé. Il s'approche ; sa garde le suit. Le voici tout près des hommes velus qui dansent, serrés les uns contre les autres. Nonchalamment, il se penche, abaisse sa torche pour reconnaître les visages. Puis il recule précipitamment.

Horreur ! la poix et l'étope qui enduisent les vêtements des malheureux danseurs s'enflamment. Plusieurs d'entre eux sont aussitôt

transformés en torches vivantes !...

Des hurlements de douleur, des cris d'effroi remplacent les rires et les plaisanteries. Parmi les invités, certains fuient, les autres courent chercher de l'eau, et tous se posent la même question : « Où est le roi ? »

L'un des sauvages est parvenu à atteindre la cuisine et s'est plongé dans un baquet. Un autre vient d'être sauvé par la duchesse de Berry, qui l'a protégé du feu avec la longue traîne de sa jupe.

— Qui êtes-vous ? demande-t-elle au pauvre homme qui se relève en titubant.

— Je suis Charles, roi de France, répond celui-ci d'une voix mal assurée.

— Dieu soit loué ! murmure la duchesse, qui ajoute aussitôt : Par pitié, allez vite ôter cet accoutrement, afin de vous montrer à tous et de les apaiser.

Le lendemain, la foule de Paris gronde aux portes du Louvre. Charles VI, le roi bien-aimé, doit apparaître au balcon du logis royal pour que les Parisiens retrouvent enfin leur calme. Cependant, le bruit court déjà que ces fêtes finiront par le tuer, que Louis d'Orléans a voulu assassiner son frère et que cela n'aurait pas déplu à la reine Isabeau...

Le roi dément, Louis d'Orléans s'indigne et présente ses excuses, les médecins rassurent. Mais quelques semaines plus tard, Charles VI de France sombre de nouveau dans la folie...

En 1392, Charles VI a vingt-quatre ans. Il va vivre encore trente ans, secoué par des crises de folie de plus en plus fréquentes. Cette maladie intermittente empêche sa famille de désigner un régent qui gouvernerait à sa place et autorise toutes les rivalités.

La France glisse lentement dans la guerre civile, opposant les partisans du duc d'Orléans et ceux du duc de Bourgogne, ami des Anglais en guerre contre la France. En 1420, la reine Isabeau s'allie au duc de Bourgogne et signe le traité de Troyes, qui donne la couronne de France au roi d'Angleterre. Elle déshérite ainsi son propre fils, le futur Charles VII.



VI

LES DEUX

ANGES GARDIENS

LA DUCHESSE YOLANDE D'ANJOU fronce les sourcils et tapote nerveusement la coiffe de lin blanc qui encadre son visage. Les nouvelles que lui apportent à l'instant son fidèle Jean de Rieux sont alarmantes : le dauphin Charles(20) se laisse piller par son entourage, dépense son trésor en plaisirs coûteux et laisse aller son royaume comme un navire sans gouvernail.

— Comment peut-il mener joyeuse vie alors que la France est en péril ? s'exclame la duchesse.

— Ne croyez pas, madame, que le dauphin soit satisfait de tout cela, répond Jean. Bien au contraire ! Chaque nuit, il se lève, il prie et se lamente... Mais dès que l'aube paraît, il recommence à s'étourdir. Voyez-vous, il a même mis en gage son plus gros diamant et distribue l'or à pleines mains. Vous imaginez bien que ses compagnons se jettent là-dessus, les gredins...

— Tandis que le pays alentour crie famine, appelle au secours et qu'il faudrait rassembler une armée solide pour tenir tête aux Anglais ! tempête Yolande, qui en veut presque à son messenger de lui causer tant de souci.

Jean de Rieux poursuit à voix basse :

— Il semble comme endormi, ou sous le charme d'une mauvaise fée ! Il s'intéresse de loin aux progrès de l'armée anglaise. On dirait même qu'il s'en délecte, comme un mourant regarderait progresser la maladie qui va l'emporter dans la tombe.

La duchesse Yolande a posé ses mains sur ses yeux.

— Il ne m'écoute plus, murmure-t-elle, des larmes dans la voix. Il m'appelle toujours sa « bonne mère », mais il se moque de mes conseils. Je l'aime pourtant comme un fils. Je le vois encore, pauvre petit garçon maigre et effarouché, arrivant ici, à Angers, en 1413... Je l'ai élevé avec mes enfants ; je lui ai donné ma fille Marie en mariage... Et voilà qu'il se laisse aller à de mauvaises influences et

s'entoure de gens qui ne l'aideront pas à sauver la France.

— Madame, vous savez bien qu'il est plus facile d'être lâche, commente Jean de Rieux d'une voix sourde.

À ces mots, la duchesse se ressaisit :

— D'abord, il faut de l'argent. J'en ai. Je donnerai mes bijoux jusqu'au dernier. Mais cela ne suffit pas !

Rieux a dressé l'oreille.

— Il faudrait, il *faut* que Charles se réveille de son mauvais rêve..., poursuit la duchesse.

— L'amour ? suggère le messager. Votre fille, la reine Marie d'Anjou, est une épouse parfaite qui lui a déjà donné un fils, mais vous savez bien que cette union ne remplit pas le cœur de Charles.

— Non ! s'impatiente Yolande. Non, une secousse, un cadeau du ciel, un miracle ! Voilà ce qu'il faudrait : un miracle, vous m'entendez ?

En fait de miracle, la duchesse Yolande voit d'abord arriver une catastrophe : le 12 octobre 1428, quelques jours seulement après cette conversation, les Anglais assiègent Orléans.

Si la ville tombe, c'est la vallée de la Loire qui suivra, et puis le reste du royaume. Les Anglais occupent déjà tout le nord de la France. Le duc de Bretagne leur fait des courbettes et le très puissant duc de Bourgogne est leur allié.

Orléans tient bon. Les murailles sont solides, et les Anglais trop peu nombreux pour donner l'assaut. Installés pour l'hiver, ils attendent que les habitants s'épuisent.

Ceux-ci réclament de l'aide, supplient le dauphin de leur envoyer des renforts.

Charles n'a pas la force de réagir. Depuis le château de Loches, où il séjourne, il assiste, impassible, à la lente agonie de la ville. Lorsqu'elle sera prise, les Anglais ne feront qu'une bouchée du royaume de France et le roi d'Angleterre montera sur le trône, permettant au funeste traité de Troyes de devenir réalité. Alors même que le drame semble joué, la duchesse Yolande voit revenir Jean de Rieux en son château d'Angers. Plein d'espoir, celui-ci est impatient de rapporter ce qu'il vient d'apprendre :

— Là-bas, en Lorraine, du côté de Vaucouleurs, une paysanne clame partout qu'elle a reçu une mission de Dieu : « Je dois dire au gentil dauphin qu'il est vrai fils de roi et que je le mènerai sacrer à Reims ! » répète-t-elle, qu'on veuille ou non l'entendre. Le capitaine de la forteresse de Vaucouleurs l'a renvoyée chez elle en la houspillant, mais elle persiste !

Yolande écoute, penchée en avant, son regard noir fixé sur Rieux. Elle réfléchit : la Lorraine est liée à sa famille. Elle y connaît des gens de confiance, des appuis solides qui iront sermonner le capitaine de

Vaucouleurs afin qu'il prête meilleure oreille à cette petite...

— Comment s'appelle cette jeune paysanne ? demande-t-elle soudain.

— Jeanne.

— Eh bien, il faut que Jeanne puisse tenter sa chance. Et si c'était cela, le miracle que nous attendons ?

Quelques jours plus tard, une rumeur soufflée d'on ne sait où se répand à travers le royaume : sous les traits d'une jeune fille, un ange de Dieu a quitté la Lorraine pour sauver la France. Il vient délivrer Orléans et renvoyer les Anglais chez eux.

La nouvelle circule de village en village, éclairant les visages, redonnant force et courage au peuple de France. Lorsqu'elle parvient à Orléans, un frémissement d'espoir se met à courir le long des murailles, tandis que les Anglais, retranchés dans leurs bastilles, préfèrent ricaner.

Pendant ce temps, Jeanne chevauche vers la Loire, escortée par quelques hommes. Tenue au courant de sa progression, la duchesse Yolande sait qu'elle va bientôt arriver à Chinon. Il faut que Charles accepte de la recevoir. Elle mettra tout en œuvre pour cela !

Le 6 mars 1429, une foule impatiente, rassemblée dans la grande salle du château de Chinon, attend celle que certains appellent déjà « la messagère de Dieu ».

De son côté, Charles lit et relit la lettre envoyée par le capitaine de Vaucouleurs. Il ne sait que faire. A-t-il besoin de s'encombrer de cette illuminée ? Ses compagnons lui suggèrent qu'il s'agit peut-être d'un piège du démon. Charles se méfie des étrangers et il n'aime guère le changement. Quels efforts cette jeune fille si volontaire va-t-elle lui demander ?

À présent, Yolande ne peut plus rien faire ; elle a veillé à ce que l'arrivée de Jeanne se passe au mieux : une bonne auberge, quelques conseils, de précieux renseignements... Maintenant, Charles est le maître du jeu.

Les gardes annoncent que la jeune fille est aux portes du château. Incapable de prendre une décision, le dauphin se glisse parmi ses courtisans pour la découvrir de loin.

À peine Jeanne a-t-elle pénétré dans la salle qu'elle traverse rapidement l'assemblée, sans crainte des visages inconnus qui la scrutent. Grande et mince, la tête haute, elle porte avec élégance une robe très simple qui la distingue des nobles dames richement parées. Charles ne peut s'empêcher de la regarder. C'est vrai qu'elle paraît nimbée de lumière ! Sans hâte, elle va droit vers lui. Comment le reconnaît-elle au milieu de cette foule ? Elle s'approche, elle

s'agenouille. Immobile, il l'observe ; elle ne baisse pas les yeux. Quel regard pur dans ce visage sans fard ! Rien, chez elle, ne respire le mensonge...

Charles se détend, l'entraîne à l'écart ; personne ne peut plus entendre ce qu'ils se disent. Mais on voit bientôt le visage du dauphin s'illuminer.

Yolande, qui a observé la scène, croit avoir compris les paroles prononcées par Jeanne :

— Tu es vrai fils de roi, héritier du trône de France. Cela fait douze ans que la duchesse répète cette phrase à Charles, mais c'est seulement à cet instant qu'il l'entend et l'accepte. Quel bouleversement !

À présent, s'il se sent digne de recevoir la couronne de France, il doit le montrer par une action. Et voilà qu'il hésite encore ! Oh, bien sûr, il loge Jeanne au château de Chinon, la reçoit souvent, l'écoute avec intérêt..., comme il écoute aussi tous ceux qui le mettent en garde contre les sortilèges féminins. Mais toujours indécis, il demande que la jeune fille soit soumise à un interrogatoire qui dure six semaines ! Pendant ce temps, la famine s'installe à Orléans. Dans l'ombre, Yolande continue de veiller à tout : elle prépare une épée et une armure pour Jeanne, fournit de l'argent pour payer les soldats qui arrivent de partout, pour acheter des vivres...

À Orléans, le bruit court que la Pucelle(21) – tel est le surnom que le peuple lui donne – arrivera sur une charrette remplie de blé.

Le 27 avril, l'armée du dauphin rassemblée à Blois se met en marche vers la ville assiégée. Des hauteurs du château, la duchesse Yolande la regarde partir en joignant les mains. Il ne lui reste plus qu'à attendre et prier.

Et le miracle a lieu.

Le 7 mai au soir, l'armée de France reprend le fort des Tourelles qui commande le pont d'Orléans ; le 8 mai au matin, les Anglais lèvent le siège. L'incroyable nouvelle, inlassablement répétée de porte en porte, de ville en ville, prend de l'ampleur, et plus personne à travers le royaume de France ne doute de la volonté de Dieu.

Tandis que Yolande remercie le ciel, Jeanne, elle, n'a pas de temps à perdre. Dès le 13 mai, elle presse le dauphin :

— Venez à Reims recevoir votre sacre !

Pour aller là-bas, il faut traverser les territoires du duc de Bourgogne, l'allié des Anglais. Voyage périlleux qui fait hésiter Charles...

— L'ennemi est en désarroi, dit Jeanne, c'est maintenant que nous devons y aller. N'attendons pas qu'il se ressaisisse !

Les villes de Vendôme, Beaugency et Auxerre viennent d'être

libérées ; la route de la Champagne semble ouverte. Charles finit par céder.

C'est ainsi que le dimanche 17 juillet 1429 Charles, fils du roi Charles VI et de la reine Isabeau de Bavière, est sacré roi de France en la cathédrale de Reims : du précieux petit flacon que l'on nomme la sainte ampoule, l'archevêque verse quelques gouttes d'huile bénite sur le corps du jeune souverain. Le voici enfin roi ! Lorsque la cérémonie s'achève, Jeanne tombe à genoux, le visage mouillé de larmes : sa mission est accomplie(22).

La duchesse Yolande, elle, n'a pas été conviée à partager ce grand jour. Quand ses fidèles messagers lui en font le récit quelque temps plus tard, elle sourit et se réjouit. Mais elle demeure songeuse.

« Dans combien d'années, se demande-t-elle, Charles sera-t-il assez puissant, assez sûr de lui pour reconquérir son royaume ? »

Quatorze ans plus tard

À la fin de l'hiver 1443, Charles VII, roi de France, voyage dans le sud de son royaume. Majestueusement vêtu de noir et monté sur un cheval éclatant de blancheur, il se fait acclamer à Toulouse par une foule en liesse. Cet accueil triomphal lui va droit au cœur, car il approche des frontières de l'Aquitaine qui est toujours aux mains des Anglais, tout comme la Normandie. Cela fait des années que Charles essaie de consolider le royaume, de réorganiser l'armée en vue d'une revanche, mais chaque jour de nouvelles difficultés surgissent et cet effort immense ne paraît pas prêt d'aboutir. Chaque nuit, lorsque le sommeil l'abandonne, il se sent menacé par le découragement. La mort viendra-t-elle le chercher avant qu'il ait vraiment rempli son rôle de roi ?

D'un geste de la main, il s'efforce de chasser ses soucis, car l'heure est aux réjouissances : en ce 19 mars 1443, il reçoit à Toulouse son beau-frère, René d'Anjou(23), accompagné de son épouse Isabelle, qui reviennent d'Italie. Heureux de ces retrouvailles, Charles se montre au bal, oubliant, le temps d'un soir, qu'il est maintenant âgé de quarante ans.

— Plaise à Dieu de lui prêter longue vie ! s'exclame la duchesse Isabelle, ravie de voir le roi entouré de jolies danseuses.

— Oh, certainement, madame ! s'esclaffent ses jeunes suivantes. Mais Dieu reconnaîtra que notre roi Charles n'est pas beau ! Regardez ses yeux bouffis, ses jambes trop maigres ! Et ses genoux qui se

cogneraient presque quand il marche.

— Mais on le dit beau conteur, amoureux des livres, passionné d'astrologie ! rétorque la duchesse Isabelle qui en profite pour sermonner les jeunes écervelées.

Charles ne les entend pas. Il sourit d'un air attendri devant le spectacle de ces gracieuses jeunes filles, libres et enjouées. Puis son regard se fige, comme surpris ; il se fait insistant : au milieu des danseuses, une beauté blonde et claire, à la bouche pulpeuse, aux seins attirants, rayonne d'un éclat particulier. Il la regarde longuement avant de s'informer auprès de la duchesse Isabelle : la jolie silhouette dorée se nomme Agnès Sorel et elle a vingt ans.

La présence de cette perle illumine le séjour du roi, il s'attarde à Toulouse, puis suit amoureusement le cortège jusqu'à Angers.

René d'Anjou et Isabelle s'amuse de voir le visage ému du roi, son regard plus vif, son dos plus droit. Comme il a l'air transfiguré ! Au cours de ces jours heureux, Agnès est devenue sa maîtresse. Son premier geste est de lui offrir le joli domaine de Beauté-sur-Marne, près du château de Vincennes, et voici Agnès aussitôt baptisée la « Dame de Beauté ».

Bien sûr, l'entourage royal s'indigne : jamais, de mémoire de roi chrétien, un descendant du grand Saint Louis n'avait osé afficher publiquement un adultère.

Charles s'en moque. Il en profite pour déclarer sa Dame de Beauté maîtresse de la Cour. Avec elle à ses côtés, ses craintes et ses doutes se sont envolés, il s'apprête à devenir le roi magnifique d'un grand royaume.

Agnès s'acquitte remarquablement de sa nouvelle tâche. Désormais, elle sera, aux yeux de tous, l'image de la France renaissante. Mais on imagine bien que les mauvais esprits guettent le premier de ses faux pas. Les commérages vont bon train :

— Avez-vous vu tout cet argent qu'elle dépense ? Elle fait venir des meubles, des bijoux, de la belle vaisselle !

— Ce n'est pas tout ! Elle a même garni les lits de fourrures précieuses ! Je n'ose penser au prix de ces somptueuses étoffes d'Orient.

— Eh oui, s'explique Agnès en riant lorsqu'on lui rapporte ces racontars. Il est temps que la cour de France brille de tous ses feux !

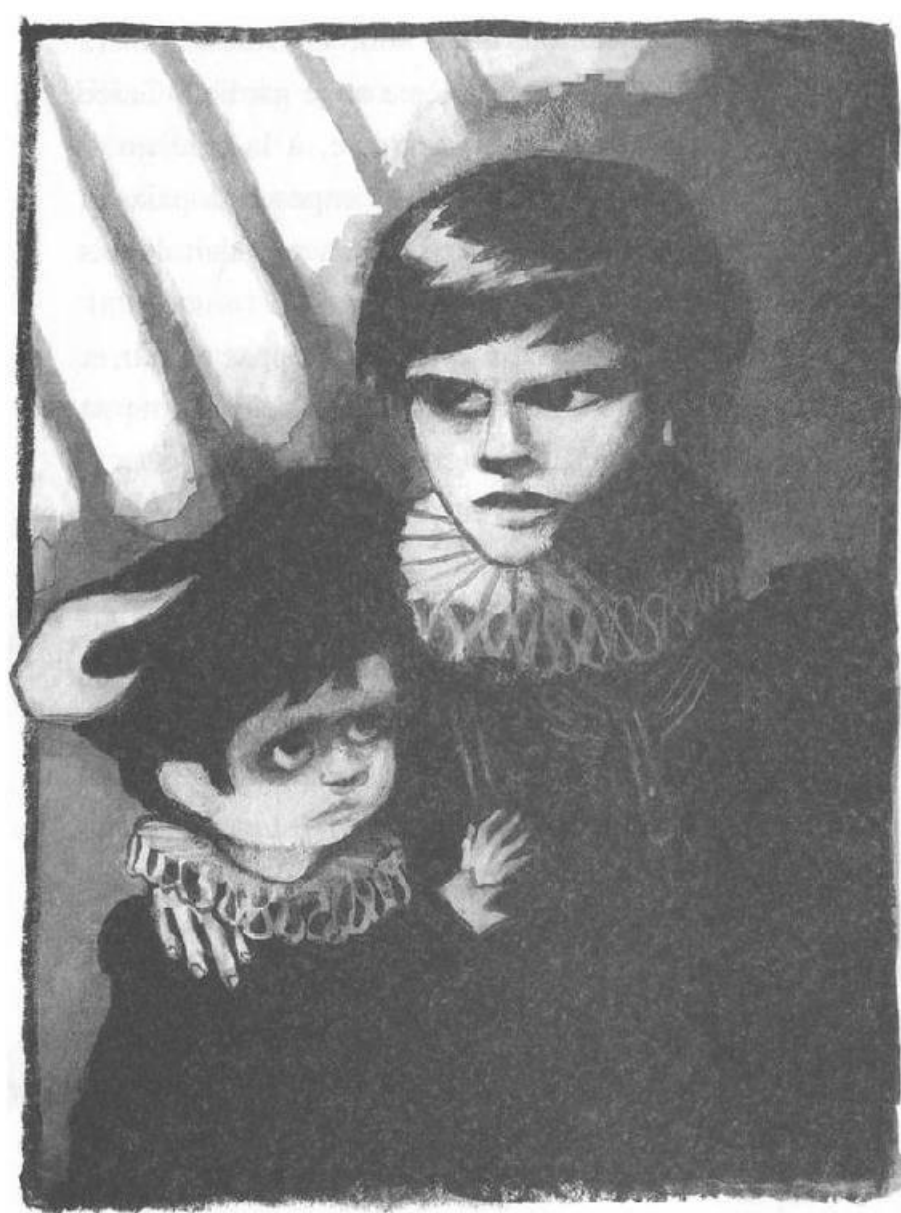
Elle est si rayonnante qu'elle a beaucoup d'amis et d'innombrables admirateurs. À travers l'Europe entière, les princesses copient ses toilettes et la longueur de ses traînes de brocart. Agnès a toutes les audaces : elle lance une nouvelle mode féminine qui affine la taille et dénude la poitrine ; elle épile finement ses sourcils, garnit son cou de multiples parures et colliers. Même le timide Charles devient hardi et galant à son contact. Lors d'un mariage princier, on le voit se

surpasser au tournoi, lui qui n'aimait pas les armes ! Et Agnès, qui a admiré ses exploits depuis la tribune, parade à ses côtés à la fin de la joute, étincelante dans une armure d'argent parsemée de pierres précieuses.

Cette jeune femme qu'il aime éperdument sera pour Charles VII son deuxième ange gardien. Grâce au réconfort qu'elle lui apporte, à la joie qu'il découvre avec elle, il va enfin imposer la paix au royaume de France, une paix qu'on attendait depuis plus de cent ans.

La duchesse Yolande n'est plus là pour se réjouir, et Charles n'a sans doute pas une seule pensée pour sa belle-mère alors qu'il s'engage dans la reconquête. Il n'a jamais su qu'elle avait prié le ciel d'envoyer un miracle tandis que le fidèle Jean de Rieux, en face d'elle, souhaitait au jeune roi de France tous les bienfaits de l'amour.

Appuyée par d'excellents conseillers, Agnès va, en effet, pousser le roi à reprendre la guerre. Le 10 novembre 1449, l'armée de France entre dans la ville de Rouen, que les Anglais tenaient depuis 1418. Agnès, enceinte, rejoint le roi en Normandie, mais elle meurt en accouchant, le 11 février 1450. Le roi victorieux continue cependant son entreprise : la Normandie est libérée en 1450, puis l'Aquitaine en 1453.



VII

LES PETITS OTAGES

— NOTRE PAPA est le plus grand roi du monde, répète sagement le petit duc d'Orléans, qui vient d'avoir six ans.

— Le roi le plus redouté d'Europe ! insiste le dauphin François(24), son aîné d'une année.

— Même s'il est en prison ? demande le plus jeune avec un éclair de doute dans ses yeux noirs.

Sur la terrasse du château d'Amboise, monsieur de Cossé-Brissac, gouverneur des enfants royaux, observe les deux garçons, et s'apprête à se lever pour rassurer le cadet. Mais François a déjà répondu :

— Bien sûr ! C'est pour cela que l'empereur Charles(25) le retient prisonnier à Madrid.

— Et il faut prier beaucoup afin qu'il soit libéré bien vite, ajoute son frère en reprenant le cheval de bois qu'il a laissé tomber.

Monsieur de Cossé-Brissac ne peut s'empêcher de sourire : les réflexions de ce petit prince l'attendrissent chaque fois. N'étant pas destiné à monter sur le trône, il a reçu le prénom démodé d'Henri, qu'aucun roi n'a porté depuis l'an 1060. Plus sauvage, plus sombre que son frère aîné, il fera certainement un formidable chef de guerre. Il est déjà si doué pour les exercices violents et l'équitation !

Quant au dauphin François, qui a les faveurs de tous puisqu'il sera roi un jour, il ressemble à son père : la même silhouette longue et le visage réjouit de celui qui prend la vie du bon côté. Et pourtant, les mois à venir s'annoncent chargés de nuages ! Monsieur de Cossé-Brissac a aujourd'hui pour mission d'annoncer aux enfants une pénible nouvelle, qu'il ne cesse de remettre à plus tard tant il redoute de troubler l'humeur paisible des deux garçons.

En cette journée de février 1526, il se sent écrasé par le poids de sa tâche. Cela fait bientôt deux ans que ces enfants sont privés de leurs parents : la pauvre reine Claude, épuisée par ses grossesses, s'est éteinte pendant l'été 1524, peu de temps après le départ de son époux pour cette maudite guerre où il a été fait prisonnier. Depuis ces drames, les enfants royaux, y compris les plus jeunes, Madeleine,

Charles et Marguerite, vivent ici, à Amboise, loin des rumeurs inquiétantes de la Cour.

Mais Charles de Cossé-Brissac le sait bien, il ne pourra pas, il ne peut plus maintenir les deux aînés à l'abri des conséquences tragiques de la politique et de la guerre. Il vaut mieux qu'il leur parle au plus vite, puisque telle est sa mission.

— Mes enfants, leur dit-il gravement après les avoir fait asseoir à ses côtés, vous savez bien qu'une famille royale n'est pas une famille comme les autres. Fils de roi, votre vie est au service de la royauté et de la France.

Les deux garçons acquiescent d'un signe de la tête. On leur a déjà répété cela maintes fois.

— Vous savez aussi, reprend monsieur de Cossé-Brissac, que votre père, le roi François, est tombé gravement malade dans sa prison de Madrid, et que nous avons tous prié pour sa guérison...

Les enfants écoutent, un peu alertés par la gravité de la voix.

— Mais, heureusement, un accord a eu lieu avec l'empereur Charles qui le retient captif, ce qui signifie que votre papa pourrait être libéré bientôt...

François a déjà sauté du banc pour manifester sa joie, mais Henri reste tendu, car monsieur de Cossé-Brissac n'a pas fini sa phrase :

— ... à condition que vous alliez prendre sa place en Espagne, où vous êtes invités par l'empereur Charles qui vous fait ainsi un grand honneur.

Les deux enfants restent silencieux. Aller en Espagne ? Si loin là-bas ? Chez celui qui fait la guerre à leur père ?

— Bien entendu, vous ne serez pas seuls. À tout moment, je serai à vos côtés ; je vous le promets, ajoute le gouverneur en posant une main sur chacune des deux têtes.

François et Henri relèvent alors les yeux et acceptent sans hésiter. Ils ont bien compris qu'il s'agit de remplacer leur père afin qu'il puisse rentrer dans son royaume accomplir son métier de roi. Le dauphin François sait qu'il prépare ainsi son règne à venir. Henri, lui, comprend moins bien, mais puisqu'il s'agit un grand honneur...

Au début du mois de mars 1526, les deux garçons, qui ont assisté de loin aux préparatifs du voyage, voient arriver leur grand-mère Louise(26) en grand équipage. Elle leur annonce que le moment du départ est venu, et c'est une immense escorte de gardes, de suivantes, de conseillers et de courtisans qui quitte Amboise quelques jours plus tard, afin d'accompagner les petits princes jusqu'à la frontière espagnole.

Arrivé à Bayonne après un long périple à travers la France, le

cortège s'arrête. C'est là qu'il faut se dire adieu.

Louise de Savoie serre ses petits-enfants sur son cœur et leur adresse toutes sortes d'encouragements. Puis les deux garçons saluent la suite royale, qui retient à grand-peine son émotion. Tandis que le dauphin reçoit toutes les marques de respect et d'affection, son frère Henri, un peu délaissé, pleure sans savoir vers qui se tourner. C'est alors qu'une belle dame s'approche et prend le petit garçon tout contre elle ; après avoir essuyé tendrement son visage mouillé de larmes, elle lui donne un gros baiser réconfortant, comme l'aurait fait sa mère. Il la dévisage, émerveillé. Il ignore jusqu'à son nom(27), mais il la cherche des yeux parmi la foule aussi longtemps qu'il le peut.

Sur le bord de la Bidassoa, qui sert de frontière entre la France et l'Espagne, une barque les attend. En face, une autre barque se détache lentement de la berge. François pousse son frère du coude.

— Regarde, c'est notre père !

Monsieur de Cossé-Brissac a posé les mains sur leurs épaules.

Quelques minutes plus tard, les deux embarcations se rejoignent. Le roi, amaigri et malade, a les yeux pleins de larmes. Ses deux fils ne savent que lui dire et se laissent docilement embrasser.

— Je vous bénis, mes enfants, leur déclare-t-il tendrement, et je ferai tout mon possible pour que vous soyez libérés au plus vite.

Ils le regardent, éperdus, puis les barques se séparent.

Tandis que les deux garçons posent le pied sur le sol espagnol, le roi François a enfourché un cheval et galope vers Saint-Jean-de-Luz. Le voici redevenu souverain de la France, bien décidé à ne pas tenir ses engagements envers l'empereur Charles : ce maudit traité de Madrid signé juste avant sa libération l'obligerait à rendre la Bourgogne à son ennemi... Il n'en est pas question ! François I^{er} va s'empresse, au contraire, de dresser l'Europe contre Charles Quint, et celui-ci ne trouvera pas de meilleure riposte que de se venger sur les petits princes qu'il tient en sa possession... Après un séjour au château de Villalba en compagnie de monsieur de Cossé-Brissac et de leurs serviteurs français, François et Henri sont ballottés de prison en prison avant d'être enfermés dans l'austère château de Pedraza de la Sierra, sous la garde du capitaine espagnol Peralta. Monsieur de Cossé-Brissac et les membres de leur suite ont disparu, emprisonnés eux aussi.

Les deux garçons sont désormais entourés de murs infranchissables, au milieu d'un plateau ravagé par la sécheresse et le vent. Ils sont seuls, sans aucun visage connu, surveillés sans répit par des soldats qui les rudoient dans une langue incompréhensible. Peu à peu, il s'enfoncent dans le désespoir. Appuyé à la fenêtre grillagée de leur cellule, François passe ses journées à regarder l'immense plateau aride

de la sierra. La seule distraction qui leur est permise, hormis l'office religieux, est une courte promenade de temps à autre derrière les hautes murailles de la cour.

— Tu te souviens des salades de fruits que nous avions au goûter ? demande un soir François à son frère en voyant arriver la gamelle remplie d'une mauvaise soupe.

Henri ne répond pas. Il a presque cessé de parler depuis qu'ils sont punis chaque fois qu'ils prononcent un mot français. Bientôt, il aura tout oublié, la langue, les jeux, la vie qu'il avait lorsqu'ils étaient tous ensemble à Amboise.

Plus aucune nouvelle des enfants royaux ne parvient jusqu'en France, où l'inquiétude grandit. Comment vivent-ils ? Sont-ils bien nourris ? Qui les distrait ? Que leur inculque-t-on ? La haine de la France ? C'est ce qui pourrait arriver de pire à celui qui est destiné à gouverner !

Les mois passent. L'empereur Charles refuse de rendre François et Henri. L'Europe s'indigne et la cour de France s'affole.

Un nouveau traité, signé en 1529, permet d'espérer une entente... Mais non ! L'empereur ne cède pas et les enfants restent enfermés à Pedraza.

Enfin, à l'automne de l'année 1529, un envoyé français du nom de Jean Bodin est autorisé à approcher les petits détenus. En pénétrant dans leur cellule, il retient un geste d'horreur face à la puanteur et à la crasse qui recouvrent les murs, les vêtements, les paillasses... et il s'incline respectueusement devant les deux fils du roi de France.

— Messieurs ! dit-il d'une voix cassée par l'émotion.

Il leur tendrait volontiers les bras, à ces enfants délaissés, mais ceux-ci se détournent et ignorent le visiteur. Cela fait trois ans qu'ils n'ont pas entendu parler français. Qui est cet homme ? Que leur veut-il ? Depuis trois ans, ils ont appris à se méfier des adultes ; ils n'oublient pas qu'ils ont été abandonnés par monsieur de Cossé-Brissac qui leur avait pourtant promis de ne jamais les quitter !

Le visiteur revient cependant le lendemain ; il apporte un cadeau pour chacun ! Un joli chapeau coloré qu'ils reçoivent avec plaisir..., mais qui est aussitôt confisqué par le capitaine Peralta.

Dès son retour en France, Jean Bodin raconte en détail ce qu'il a vu : le dénuement des enfants, leur regard vide, leur détresse. Le scandale gronde en Europe ; l'empereur Charles se sent acculé. Il libère monsieur de Cossé-Brissac et lui permet de rejoindre les petits princes. Sur place, celui-ci tonne et tempête, exige des habits propres, de la nourriture fraîche, les soins d'un médecin pour le dauphin qui est si maigre...

Enfin, le 1^{er} juillet 1530, la Bidassoa semble étinceler sous le soleil lorsque François et Henri montent dans la barque qui les ramène dans leur pays. Dans l'autre sens, ils croisent plusieurs chalands transportant trente mulets lourdement chargés d'or : le prix de leur libération.

Sur la terre de France, des exclamations de bienvenue s'élèvent déjà, des bras se tendent. Éblouis, ils clignent des yeux. On les serre, on les embrasse. Ils se laissent faire. Ils semblent ne reconnaître personne.

— À présent, il leur faut du luxe, des distractions, afin de chasser ces mauvais souvenirs ! affirme-t-on autour d'eux.

Ils haussent les épaules d'un air absent. Comment pourraient-ils oublier ?

De cette terrible aventure, Henri gardera toute sa vie une grande méfiance envers autrui et l'air sombre de ces hidalgos espagnols vêtus de noir qui ont hanté trois années de son enfance.



VIII

UN MARIAGE SANGLANT

LA PRINCESSE MARGUERITE est amoureuse.

Avec ses boucles folles, tantôt brunes tantôt blondes, selon les perruques dont elle se pare, avec la finesse de sa taille, avec ses yeux de chatte malicieuse, elle a ensorcelé le jeune duc de Lorraine, Henri de Guise.

La princesse Marguerite a fort bon goût : celui qu'elle aime est beau, sportif et courageux. C'est un chef de guerre admirable, très aimé des Français. Ajoutons encore qu'il est le chef du parti des ultracatholiques dans ce royaume de France déchiré par les guerres de Religion qui opposent catholiques et protestants, et qu'il aimerait tôt ou tard s'emparer du trône de France. Le plus tôt serait le mieux, semble-t-il penser.

Épouser la princesse Marguerite de Valois, la sœur du roi Charles IX(28), serait donc pour lui un excellent moyen de pénétrer la famille royale.

Mais l'ambition qu'il affiche est loin de ravir le jeune roi Charles IX, et encore moins sa mère, Catherine de Médicis(29), qui dirige les affaires du royaume. La princesse Marguerite, elle, se moque bien de la politique. Le bel Henri lui plaît beaucoup, un point, c'est tout. D'ailleurs, elle n'hésite pas à lui donner rendez-vous dans une petite chambre retirée au fond de l'immense palais du Louvre. Là, les amoureux croient être à l'abri. Hélas ! comment garder un secret à la cour royale ? Tout se sait, chacun épie son voisin, et la moindre découverte est aussitôt chuchotée de salle en salle.

Marguerite est bien vite trahie. En pleine nuit, elle est convoquée chez sa mère, où elle retrouve ses frères qui la sermonnent vigoureusement. Elle ne se laisse pas faire et la dispute s'envenime. Marguerite en ressort au petit matin avec des bleus et quelques égratignures. Le roi s'est emporté, et plus encore le duc d'Anjou, son frère, qui ne cache pas sa jalousie envers le duc de Guise.

Pendant ce temps, le bel amoureux a sauté par la fenêtre, enfourché un cheval et galopé jusqu'en Lorraine, où réside sa famille. Avertie de l'incident nocturne, sa mère le semonce.

— Mon fils, lui dit-elle gravement, tu viens d'attirer sur toi le courroux de la famille royale ; il faut oublier Marguerite, en épouser une autre sans tarder et te tenir tranquille pendant quelque temps.

Aussitôt, une fiancée est trouvée et les noces ont lieu au plus vite. Des noces somptueuses où la reine Catherine et ses enfants sont conviés, bien entendu. Pour Marguerite, qui n'a pu refuser l'invitation, la journée est effroyable. À l'heure du bal, tandis qu'elle danse, le cœur lourd, les yeux fermés pour retenir ses larmes, le duc d'Anjou glisse à l'oreille du nouveau marié :

— Si vous jetez encore un seul regard à ma sœur, je vous plante un couteau dans les côtes. Est-ce bien entendu ?

Quelle famille ! Sont-ce ces garnements qui dirigent la France ? Oui. Ou plutôt non. Car ils sont eux-mêmes gouvernés par la reine Catherine, surnommée « madame Serpente » tant sa politique prend l'allure sinueuse du serpent. D'ailleurs, les Français se méfient du roi Charles IX et de sa terrible mère ; ils préfèrent accorder leur confiance au duc de Guise quand ils sont catholiques ou à l'amiral de Coligny quand ils sont protestants.

Entre les deux partis, le roi hésite et finit toujours par suivre l'avis de sa mère.

— Ta sœur Marguerite est à marier, lui dit un jour cette dernière, et il faut que ce mariage se fasse avant qu'un nouveau scandale éclate. Dieu seul sait sur quel gentilhomme elle va maintenant jeter son dévolu ! Vois-tu, Charles, j'y réfléchis depuis longtemps, poursuit-elle après un silence, et je crois bien que je vais donner Marguerite à Henri de Navarre(30).

— Un protestant ! s'exclame Charles. Le chef des protestants, même ! Vous n'y songez pas !

— Tu sais bien qu'il faut à tout prix réunifier le royaume et rétablir la paix entre les catholiques et les protestants, qui ont entamé une guerre sans merci ! Marguerite sera le ciment de cette union. Et puis n'oublie pas, ajoute-t-elle perfidement, que ce jeune homme est de sang royal !

— Vous avez raison, acquiesce pensivement le roi Charles, il pourrait même régner sur la France si ni moi ni mes frères n'avions d'héritier...

— Dieu en décidera, l'interrompt Catherine en se levant lourdement. Pour l'instant, je vais envoyer une lettre à la reine de Navarre. Pour elle, si protestante, donner son fils à une catholique sera comme lui arracher le cœur. Il va falloir l'amadouer.

— Tout de même, s'indigne son fils, Marguerite est fille de roi, sœur

de roi. Un tel cadeau ne se refuse pas !

La reine Catherine sourit finement avant de quitter la pièce. Elle est bien persuadée, elle aussi, que le cadeau a des chances d'être accepté.

En effet, la reine de Navarre, après d'âpres discussions, se laissera fléchir.

En apprenant le nom de son futur époux, Marguerite a un haut-le-cœur.

Elle court aussitôt chez la reine Catherine.

— Quoi donc, ma mère ? Le roi de Navarre ! Ce rustre élevé chez les bergers ! Celui qui sent l'ail et les pieds à tel point que toute la France s'en gausse !

La reine se contente de hocher la tête.

— Vous me donnez un royaume à peine plus grand qu'un potager ? Alors que ma sœur Élisabeth est reine d'Espagne !

Catherine ne souffle mot ; elle attend que l'orage passe.

— Et surtout, ma mère, vous me faites épouser un protestant !

— Il changera de religion, réplique calmement la reine. Je te fais confiance, tu sauras bien l'influencer.

Marguerite a beau refuser, menacer, boudier pendant des semaines, rien n'y fait. Catherine ne cède pas, et le roi Charles IX non plus, cela va de soit.

Le fiancé arrive à Paris le 20 juillet 1572, accompagné de huit cents gentilshommes protestants habillés de noir. Tous portent le deuil de la mère d'Henri, la reine de Navarre, décédée au mois de juin, et cette cohorte noire qui contraste avec les couleurs rutilantes de la cour fait l'effet d'une volée de corbeaux.

— Sinistre présage ! murmurent ceux qui ne veulent pas d'un rapprochement entre les catholiques et les protestants.

Dès le lendemain, le 21 juillet, a lieu la première rencontre entre les futurs époux.

Henri de Navarre trouve sa fiancée très attirante, savante, enjouée, radieuse... Il en bafouille d'émotion, lui qui sait pourtant si bien parler aux femmes.

De son côté, Marguerite le juge mal fagoté, les ongles à peine propres...

— Non, non et non ! se plaint-elle à sa mère. Je n'épouserai pas cet homme.

Henri de Navarre, qui semble conquis, lui offre 800 000 livres de bijoux et la reine mère augmente la dot pour apaiser sa fille.

Marguerite résiste encore. Elle sait bien que les princesses ne sont pas nées pour l'amour, mais c'est si dur, à dix-neuf ans, de se voir enchaînée à un rustaud alors que les plus beaux gentilshommes de France sont à vos pieds !

Enfin, épuisée par plusieurs scènes affreuses, elle se calme.

Avant que les choses se gâtent de nouveau, la reine Catherine fait hâter la cérémonie, qui a lieu à Notre-Dame de Paris le 17 août 1572.

Étrange cérémonie, dans la capitale surchauffée, que cette union entre un prince protestant et une princesse catholique... Autant dire la réunion forcée de deux clans qui se haïssent. D'ailleurs, les deux cortèges qui conduisent respectivement le marié et la mariée feront tout pour ne pas se rencontrer.

Marguerite et sa famille, ainsi que la procession des catholiques, pénètrent dans la cathédrale Notre-Dame. La jeune mariée, d'une beauté inoubliable dans sa tenue de pourpre et d'hermine, présente à tous un visage terni par le chagrin, que les éclatantes pierreries de son diadème ne parviennent pas à illuminer.

Pendant ce temps, Henri de Navarre, qui ne peut entrer dans une église catholique, fait les cent pas sous le porche en compagnie de son ami l'amiral de Coligny. Devant eux, sur le parvis, sont massés deux mille protestants venus de tout le royaume célébrer le mariage de leur chef. À la fois attentifs et inquiets, mal à l'aise dans cette ville catholique, ils sont sur le qui-vive, prêts à dégainer leur épée à la première alerte.

Depuis le porche où il se tient, le marié a dit « oui » bien haut et fort, mais Marguerite, à l'intérieur de l'église, ne répond pas ; elle a la tête ailleurs : elle vient d'apercevoir le duc de Guise au sein de l'assemblée et elle en tremble d'émotion. Il faut que le roi Charles, d'une petite tape, la rappelle à ses devoirs pour qu'elle baisse enfin la tête en signe d'acquiescement.

La voici reine de Navarre. Elle va donc quitter la vie dorée du Louvre pour ce petit royaume du bout du monde. Loin de son cher Henri de Guise, loin du faste de la Cour l'attendent de mornes journées qui se ressembleront toutes. Elle en pleurerait, à gros sanglots, devant tous ces gens qui ne cessent de la dévisager ! Mais il faut faire bonne figure, ouvrir le bal en dansant une pavane, assister au spectacle, aux joutes, applaudir aux feux de Bengale que l'on allume sur les berges de la Seine... Les festivités durent plusieurs jours. Ainsi l'a voulu la reine Catherine, qui cherche à étourdir les esprits par l'étalage de tant de luxe.

Car madame Serpente, en regardant les jeunes gens s'amuser, se laisse aller à de sombres manigances.

Le vendredi 22 août, les salles de bal et les jardins se vident enfin. Au Louvre, la vie retrouve un cours plus paisible et Charles IX prend le temps de faire un jeu de paume avec ses meilleurs compagnons. C'est

à ce moment qu'on lui apporte la sinistre nouvelle :

— Sire ! Sire ! L'amiral de Coligny vient d'être victime d'un attentat. Certes, il est sauf mais...

De colère, Charles jette sa raquette à terre et s'écrie :

— Quand donc me laissera-t-on en paix ? Je croyais que ce mariage était le garant de l'union dans mon royaume !

Et il se précipite au chevet de l'amiral, qui occupe une maison aux portes du palais.

— Mon bon père, vous êtes blessé ! Je vous assure que j'en ai beaucoup de peine, déclare-t-il en arrivant.

Il ne joue pas la comédie : Coligny, tout protestant qu'il est, est son proche conseiller, un homme au cœur droit qu'il estime au plus haut point.

Celle qui joue la comédie, en revanche, c'est la reine mère. Elle accompagne son fils afin qu'aucune conversation ne lui échappe. Car c'est elle qui a commandé ce meurtre. L'amiral de Coligny prenait trop d'importance au conseil royal ; il voulait la guerre contre l'Espagne et le jeune roi Charles l'écoutait avec de plus en plus d'attention. L'amiral devrait être mort à l'heure qu'il est, mais le tueur a raté son coup et la reine Catherine se sent menacée. Déjà, la nouvelle a fait le tour de Paris ; les protestants se rassemblent et grondent leur désir de vengeance. Au nom de tous, Henri de Navarre vient même réclamer justice au roi.

— Je retrouverai les coupables ! s'écrie ce dernier. Je vous en donne ma parole et vous verrez que le châtement sera exemplaire.

Dans les rues, bien des commerçants ferment boutique. La fièvre monte chez les protestants, qui multiplient les bagarres au sortir des tavernes. Cela fait des jours qu'ils exaspèrent les Parisiens par leur tapage.

La reine Catherine tremble. Il faut agir avant que ces protestants bien armés aient pris le dessus !

Au palais du Louvre, Charles IX achève son souper, lorsqu'il voit entrer sa mère, très pâle et vêtue de noir, accompagnée du duc d'Anjou.

— Mon fils, dit-elle d'une voix sombre, j'ai les pires nouvelles à vous annoncer : le parti des huguenots(31) se dresse contre vous ; à cette armée se joignent déjà ses alliés hors de France... Une gigantesque coalition se prépare. Vous n'êtes plus en sécurité dans votre royaume.

Charles ouvre de grands yeux effarés où la peur commence à poindre. La reine mère continue :

— Tant de ruines se préparent alors que quelques coups d'épée bien placés résoudraient aisément l'affaire.

Charles a fort bien compris ce qu'elle a suggéré : il s'agit de faire disparaître quelques chefs protestants, et démanteler ainsi le

mouvement.

Catherine insiste, en choisissant ses mots ; elle le connaît si bien ! Bientôt, il aura si peur qu'il cédera à toutes ses propositions. Elle ne se trompe pas. Au bout d'une heure, c'est lui qui hurle :

— Tuez-les tous, afin qu'il n'en reste plus un seul pour me le reprocher un jour !

La reine Catherine triomphe. Elle a repris son ascendant sur son fils. Coligny vient de perdre sa dernière bataille.

Pendant ce temps, dans une autre chambre du Palais du Louvre, la princesse Marguerite tente de dormir dans le grand lit qu'elle partage avec son mari. Autour d'elle, des allées et venues, des conciliabules... Les amis protestants d'Henri de Navarre s'échauffent, viennent à toute heure apporter des nouvelles de l'amiral, vocifèrent contre Henri de Guise qui a trempé dans le complot, qui a donné des ordres au tueur... Marguerite presse ses mains sur ses oreilles pour ne rien entendre. Nulle part elle ne se sent à sa place. Tout le monde la suspecte : les protestants parce qu'elle est catholique, et les catholiques parce qu'elle a épousé un protestant. À l'aube, elle se réveille le cœur lourd, la gorge nouée. Il fait déjà si chaud.

Ce 23 août au matin, Charles IX donne les premiers ordres au prévôt de Paris :

— Fermez toutes les portes. Armez vos capitaines, vos sergents. Massez des compagnies d'archers devant l'hôtel de ville et postez des milices à tous les carrefours.

Tout au long du jour, les préparatifs se poursuivent. Marguerite étouffe. Elle sent bien, comme chacun, qu'un effroyable orage se prépare.

Qui frappera ? Qui tombera ? Elle l'ignore.

La nuit suivante est pire encore. La chambre est assiégée par trente gentilshommes protestants qui parlementent pendant des heures. Aux premières lueurs du 24 août, jour de la Saint-Barthélemy, l'atmosphère est devenue irrespirable. L'orage est si proche que chacun retient son souffle. Et voilà tout à coup les cloches de la ville qui sonnent le tocsin. En réponse à ce message de mort, les rues se remplissent de pas lourds, de cris d'alarme, de cliquetis d'armes.

À cette heure grise où pointe l'aurore, le corps d'un homme tombe d'une fenêtre à quelques pas du Louvre. C'est celui de l'amiral de Coligny qu'Henri de Guise vient d'assassiner, avec l'accord du roi.

Dès lors, la tuerie peut commencer.

Dans la chambre de Marguerite, personne n'a dormi. Des gardes

viennent chercher Henri de Navarre.

— Ordre du roi, disent-ils seulement.

Dans la cour, Henri croise un groupe de protestants encadré par des sergents. Impossible d'aller vers eux, impossible de les secourir malgré leurs suppliques. Pour eux, il le devine, l'heure de la mort a sonné. Et il se détourne au plus vite, afin de ne plus voir leurs visages ravagés par la peur.

Dans la chambre du roi, où l'on conduit Henri, Charles IX est dans une colère effroyable.

— Je viens de faire tuer l'amiral de Coligny, crie-t-il à son beau-frère, et je vous ferais volontiers tuer aussi ! Vous m'avez fait tant de mal, vous tous, huguenots que vous êtes !

Va-t-il donner l'ordre de sa mort ?

— Mais par respect pour le sang royal que vous portez, poursuit Charles sans cesser d'arpenter la pièce, je veux vous épargner, à condition que vous reveniez vers les catholiques. Je ne veux qu'une religion dans mon royaume ! Vous m'entendez ?

Henri de Navarre doit choisir entre la messe ou la mort. Il s'agenouille.

— Je choisis la messe. Je fais le serment de renoncer à ma foi protestante.

Rassuré, Charles IX le garde dans sa chambre auprès de lui, tandis que, dehors, le carnage s'amplifie avec le jour naissant.

Marguerite est restée au lit à écouter tous ces bruits terrifiants qu'elle cherche à identifier. Tout à coup, la porte de la chambre est ébranlée par des coups de poing, qu'accompagne une voix affolée.

— Navarre, par pitié, ouvrez !

L'instant d'après, un gentilhomme ensanglanté se jette sur son lit, la serrant de toutes ses forces. Des gardes sont à ses trousses, qui lui ont déjà percé le bras d'un coup de hallebarde. Marguerite hurle, effrayée par ce sang, par cet homme qui l'étouffe.

Le capitaine des gardes surgit. Découvrant alors la princesse en chemise, il s'excuse de l'indiscrétion et referme la porte.

Le gentilhomme protestant vient d'échapper à la mort. Marguerite le cache dans son cabinet et le fait soigner. Puis elle se risque au-dehors de la chambre, cherche à atteindre l'appartement de son frère pour le supplier d'arrêter cette folie. Ce qu'elle découvre en chemin lui donne des hoquets d'horreur : les salles, les escaliers, les antichambres sont jonchés de cadavres. Un homme poursuivi s'effondre à ses pieds.

Elle ignore encore que, dans la ville, des ruisseaux de sang coulent vers la Seine. On traîne les protestants jusqu'aux rives avant de les égorger et de les jeter dans le fleuve. On tue aussi tous les suspects.

Les jaloux, les pillards en profitent. Les boutiques et les riches demeures sont dévalisées. L'argenterie, les chevaux de prix, les belles étoffes passent de main en main.

Vers midi, les cadavres s'entassent sous les fenêtres du roi, qui commande enfin au prévôt :

— Que la milice circule dans la ville et fasse cesser le massacre !

Mais comment calmer à présent cette frénésie de sang ? Le carnage de la Saint-Barthélemy va durer plusieurs heures encore.

Au matin du 25 août, dans la ville hébétée, la rumeur court que l'aubépine du cimetière des Innocents, desséchée depuis plusieurs années, a refleurì. Bien des catholiques s'empressent d'y voir un signe de Dieu, approuvant le nettoyage qui vient d'être fait.

Cependant, les sept jours suivants, une nuée de corbeaux s'abat au petit matin sur les toitures du Louvre, croassant et battant des ailes pendant des heures. Sont-ce les âmes des morts venues réclamer justice ? Nombreux sont ceux qui le chuchotent et font le signe de la croix afin d'écarter le courroux de Dieu.

La princesse Marguerite les a vus, elle aussi. Elle ne sait plus que croire, vers qui aller, à qui donner sa confiance.

Elle voit son frère Charles blême et harcelé par le remords, son mari abattu par la disparition de tant d'amis. Elle presse sa tête entre ses mains, afin de calmer la douleur qui lui cogne dans les tempes. Il lui semble que sa jeunesse s'est envolée.

Quoi qu'il arrive désormais, chacun d'entre eux portera en lui le souvenir de ce carnage.

De Paris, le massacre de la Saint-Barthélemy gagne les provinces, où il se prolonge pendant plusieurs semaines. La haine entre catholiques et protestants est avivée et elle met en danger la couronne de France : à la mort de Charles IX, en 1574, Henri de Guise s'impose comme le puissant chef de la Sainte Ligue catholique et cherche à détrôner le roi suivant, Henri III, à qui il reproche trop de faiblesse envers les protestants. Le roi élimine ce dangereux rival en le faisant assassiner à Blois en 1588, mais il meurt à son tour, poignardé par un partisan de la Sainte Ligue en juillet 1589. La couronne revient alors à Henri de Navarre, l'époux protestant de Marguerite de Valois, qui doit reconquérir son royaume par les armes.





IX

GABRIELLE, PRESQUE REINE

EN NOVEMBRE 1590, le roi Henri IV⁽³²⁾ s'est installé à Compiègne, où l'hiver s'annonce particulièrement rude pour son armée. Le roi lui-même, fatigué par ses dernières campagnes militaires, s'interroge sur les mois à venir et secoue parfois les épaules, comme s'il voulait chasser le poids de ce qui lui reste à accomplir. Heureusement que son écuyer, Roger de Bellegarde, est d'humeur plaisante. Quel bon compagnon ! Toujours le mot pour rire, la mine réjouie... En particulier ces dernières semaines, depuis qu'il a rencontré une jeune fille au charme incomparable.

— Ah, Sire, s'exclame Bellegarde, comment pourrais-je vous la décrire ? Des yeux bleu azur, une bouche ronde comme le cœur d'un oiseau, une peau plus fine que l'ivoire, et puis je ne sais quoi dans sa façon de poser le pied, de faire glisser sa main sur sa taille... Je vous en prie ! Donnez-moi la permission d'aller la voir. Son château est à quelques heures de cheval d'ici !

Le roi Henri reste songeur. Le menton dans la main, il savoure lentement les douces images que son écuyer a fait naître en lui.

— Alors, Sire ? supplie Bellegarde.

Le roi, qui finit par l'entendre, plisse un peu l'œil et répond d'un ton étrange :

— Soit, Bellegarde, vous y allez. Et moi, je viens avec vous.

L'imprudent s'incline en rougissant.

— Quel honneur, Sire !

Le lendemain, les deux hommes, accompagnés d'une maigre escorte, se présentent au château de la famille d'Estrées et sont introduits auprès de mademoiselle Gabrielle et de sa sœur Anne.

À peine a-t-il entrevu la beauté blonde de Gabrielle, la transparence de son visage, son teint délicat d'ivoire et de rose que le roi Henri est bouleversé. Il sent que c'est elle, le rayon de soleil qu'il attendait. À l'instant même, il est éperdument épris.

Dès le déjeuner, il entreprend de lui faire la cour, avec élégance et majesté... du moins le croit-il, car la jeune Gabrielle, du haut de ses

dix-sept ans, n'a que faire d'un roi sans couronne, au pourpoint à peine propre. À côté de ce vieillard de trente-six ans dont la barbe grisonne déjà, Roger de Bellegarde paraît beau comme un Apollon, et Gabrielle n'a pas du tout envie de changer d'amoureux.

Henri s'en moque. De retour à Compiègne, il se débrouille pour écarter Bellegarde en lui offrant quelques avantages financiers, et il s'empresse d'inviter Gabrielle, afin de lui déclarer son amour.

Mais la belle lui rit au nez et retourne bien vite à son château. Ça alors ! Jamais une femme ne l'a traité ainsi, lui, l'incorrigible coureur de jupons. Le voici devant une épine.

Qu'à cela ne tienne ! Pour rencontrer de nouveau la jeune fille, il n'hésite pas à traverser une forêt surveillée par l'armée catholique. Accoutré en paysan afin de passer inaperçu, il arrive au château chaussé de sabots, enveloppé d'une vieille cape qui sent le bouc et la sueur, et il éclate de rire devant la surprise des demoiselles.

— Vous êtes si laid que je ne peux même pas vous regarder ! crie Gabrielle, horrifiée, avant de se retirer dans sa chambre en claquant la porte.

Décidément, l'épine est bien piquante ! Henri s'en retourne tout penaud vers ses soldats et ses palissades. Il commence à se demander s'il doit insister.

Les choses auraient pu en rester là. Gabrielle aurait peut-être épousé Roger de Bellegarde, et personne n'aurait jamais entendu parler d'elle. Mais ce serait compter sans la famille d'Estrées, qui réalise tout à coup ce que peut rapporter la faveur du roi... Pas question de laisser échapper pareille occasion ! Alors, chacun y met du sien pour amadouer Gabrielle d'un côté et rassurer Henri de l'autre !

— Si Gabrielle vous paraît boudeuse, c'est qu'en réalité elle cache un grand trouble, susurre sa sœur Anne.

— Dès que Gabrielle nous parle de vous, elle rougit d'émotion ! insiste sa tante Isabelle.

Le roi, trop heureux d'entendre ces propos réconfortants, croit tout ce qu'on lui dit. Au château de la famille d'Estrées, la tante Isabelle raisonne si bien, fait miroiter tant de splendeurs que Gabrielle se laisse peu à peu convaincre.

Henri l'invite à une première entrevue, puis à une deuxième, au printemps 1591, qui se termine par un fougueux baiser et bien d'autres câlineries.

Henri clame son bonheur et se sent désormais prêt à remporter toutes les victoires. Toujours à guerroyer à travers le royaume, il écrit à son bel amour des lettres enflammées :

« Il me semble qu'il y a déjà un siècle que je suis séparé de vous ! Je suis

et serai jusqu'au tombeau votre fidèle esclave. »

Gabrielle ne répond pas ; elle le fait languir, et, quand il la voit arriver, il est si content qu'il lui donne 20 000 écus.

Peu à peu, elle amasse. Après l'argent, les titres. La voici à présent marquise de Montceaux, bientôt duchesse de Beaufort. Aux honneurs s'ajoutent bien d'autres présents royaux qui s'amoncellent dans ses coffres.

Et puis, c'est au tour de Gabrielle d'offrir à Henri un cadeau magnifique : le 7 juin 1594, elle met au monde un bébé, un beau garçon que l'on prénomme César. Un fils de roi ! Cela fait près d'un demi-siècle que les Français n'ont pas connu cela, et ce serait grande joie si la mère de l'enfant était la reine. Car la reine existe ! Elle s'appelle Marguerite de Valois(33). Mais le couple royal est séparé depuis bien des années sans désir de réconciliation.

Gabrielle, comblée d'honneurs, se prend alors à rêver. Elle vient de donner au roi un fils. Son unique héritier... Et pourquoi le petit César ne deviendrait-il pas roi à son tour ? Un enfant illégitime sur le trône de France ! Quelle absurdité ! Personne n'accepterait pareil scandale. Gabrielle ne se résigne pas pour autant. Ce rêve pourrait devenir réalité, si le roi Henri épousait la mère de son enfant. L'idée qui vient de germer dans la tête de Gabrielle est si énorme qu'elle la fait trembler. Car les rois épousent des princesses de sang royal, et son père à elle n'est qu'un petit châtelain de Picardie. Couronnée reine de France ! Ces mots sonnent pourtant joliment à son oreille. Elle n'ose encore y penser tout à fait, mais elle y repensera demain, et puis après-demain...

Oui, Gabrielle, reine de France. C'est ce qu'elle se promet, quelques semaines plus tard, penchée devant le miroir de sa table de toilette. En essayant un diadème qu'elle vient de recevoir, elle imagine déjà la couronne étinceler sur sa tête. Elle a cette année vingt et un ans, l'âge de tous les espoirs, et elle décide de se consacrer entièrement à cette grande entreprise, qui va lui attirer bien des ennemis, à n'en pas douter.

— Ne nous laissons pas impressionner ! se dit-elle à haute voix en ôtant le diadème.

— Qu'avez-vous, mon bel amour ? s'enquiert le roi qui revient, tout attendri, du berceau où il a cajolé le petit César.

Gabrielle se retourne avec un sourire radieux.

— Si nous parlions du cortège triomphal qu'il faut organiser pour votre entrée dans Paris(34) ? Je serais si heureuse d'y être présente à

En effet, le 15 septembre 1594 à sept heures du soir, Henri entre dans Paris. Majestueusement vêtu d'un costume gris brodé d'or, coiffé d'un chapeau surmonté de son fameux panache blanc, il est accompagné par sa cavalerie et par la plus haute noblesse de France. Le peuple de Paris, qui ne le connaît pas encore, acclame son souverain et découvre en même temps celle dont toute la France parle : la belle Gabrielle d'Estrées.

La jeune femme parade en tête du cortège, mollement allongée sur une litière ornée d'étoffes somptueuses. Sa robe rehaussée de blanc est couverte de pierreries qui scintillent à la lueur des flambeaux. Le peuple applaudit et pourtant, dans le dos de Sa Majesté, chacun se gausse de la « putain du roi », qui s'immisce de plus en plus dans la politique et dépense jusqu'à 60 000 livres par an.

— Un mouchoir tissé d'or et de perles a coûté à lui seul 1 900 écus⁽³⁵⁾ ! chuchotent les commères le long de la chaussée.

Même les hautes dames de la Cour en sont choquées et elles détestent déjà cette petite parvenue. Le roi, qui a l'ouïe fine, se moque bien des commérages. Ce jour est celui de son triomphe ; il veut savourer sa victoire avec sa bien-aimée.

La cérémonie achevée, il l'entraîne à travers les cours et les longues galeries du Louvre. Main dans la main, tous deux parcourent les salles vides du grand palais déserté depuis si longtemps. Henri ne peut s'empêcher de frémir au souvenir de la reine Catherine⁽³⁶⁾, et Gabrielle ne se sent pas encore prête à dormir dans le lit d'une souveraine.

— Rentrons chez moi, veux-tu ? propose-t-elle en frissonnant.

Elle désigne ainsi le superbe hôtel particulier qu'il vient de lui offrir à côté du Louvre. Gabrielle y a désormais ses suivantes, ses carrosses, ses maîtres d'hôtel... Bref, un train de vie vraiment royal qui attise les jalousies.

Henri, comme à l'accoutumée, fait semblant de ne rien voir de la haine qui monte et continue de cajoler sa belle. Lorsque celle-ci lui annonce la naissance prochaine d'un deuxième enfant, il se réjouit publiquement de l'heureuse nouvelle. Cependant, il est un peu tourmenté car il sait qu'il peut mourir à tout moment, victime d'un de ces attentats préparés par les catholiques et que sa police déjoue tous les jours. Il sait aussi que si un tel malheur arrivait, le royaume, dépourvu d'héritier légitime, serait de nouveau déchiré entre les catholiques et les protestants... Que faire alors ? Depuis plusieurs années, le bel Henri négocie un divorce avec son épouse, Marguerite de Valois, et cette affaire finira bien par aboutir. Mais une fois qu'il

sera libre, il lui faudra choisir entre Gabrielle et une princesse de sang royal susceptible de mettre au monde le digne héritier du trône de France. Il y a peu, ses conseillers l'ont même supplié :

— Sire, Sire, rapprochez-vous des catholiques en épousant Marie de Médicis ! Cette jeune princesse, nièce du grand duc de Toscane, a un penchant pour vous qu'elle ne cache pas ! Faut-il vous rappeler, par ailleurs, que les Médicis comptent parmi les plus riches banquiers d'Europe et que ce mariage réglerait nos dettes ?

Henri ne sait que faire. Gabrielle, consciente du danger, brille plus que jamais : les courtisans ne l'approchent pas sans avoir baisé le bas de sa robe et lui rendent les honneurs dus à une souveraine. Comme une reine, elle préside toutes les réceptions officielles, inoubliable dans ses robes de satin, d'or et d'argent pour lesquelles ses tailleurs travaillent nuit et jour. Elle a maintenant plus de vingt-cinq ans et tremble en apprenant que le roi a engagé des pourparlers avec la famille de Médicis. Il lui faut redoubler de vigilance, se montrer plus séduisante que jamais, afin d'obtenir une promesse de mariage. Si elle perd la faveur du roi, elle n'est plus rien ; elle n'a aucun ami et l'entourage royal guette sa chute. Par moments, elle se rassure : Henri est le roi et il peut la faire reine s'il le veut. Mais il hésite, elle patiente et cette longue attente la torture.

Enfin, ô merveille, le 25 février 1599, Henri lui passe publiquement au doigt l'anneau qu'il a reçu le jour de son sacre, symbole de son lien avec la France. Par ce geste, il l'installe presque sur le trône à ses côtés. Presque ! La jeune femme chancelle d'allégresse en refermant un instant les doigts sur le bijou. La cérémonie du mariage ne saurait tarder. Elle pourrait avoir lieu, une fois les formalités du divorce accomplies, après l'accouchement de Gabrielle, qui attend alors son quatrième enfant.

Le 8 avril 1599, la jeune femme est seule à Paris tandis qu'Henri prépare les fêtes de Pâques au château de Fontainebleau. Elle se sent prise par les premières douleurs, qui se transforment bientôt en violentes convulsions. Les médecins qui l'assistent mettent au monde un enfant mort-né, mais l'état de la mère ne s'améliore pas. Les convulsions ne font qu'empirer et ses forces la quittent peu à peu. Henri, averti, s'affole et saute sur son cheval. Que va-t-il faire ? L'épouser sur son lit de mort ?

« Il en serait bien capable ! » pensent certains de ses proches, qui estiment que ce serait vouer le royaume à des troubles infinis.

Des gentilshommes se jettent alors au-devant de lui, l'arrêtent en route, lui expliquent que sa bien-aimée est mourante, défigurée et qu'elle ne le reconnaîtra pas.

Henri sanglote, étranglé par la douleur, mais il rebrousse chemin sans l'avoir revue.

Sans doute vient-il de comprendre que ses devoirs de roi sont supérieurs à ses élans d'amant, car ses compagnons l'entendent murmurer :

— Dieu ne veut pas perdre la France, je n'abuserai pas de sa miséricorde.

Gabrielle meurt le lendemain, 10 avril 1599.

Pendant son agonie, une grande dame, penchée sur elle, lui tient les mains. Une amie peut-être ? Non. Une intrigante qui attend le dernier souffle de la mourante, afin de lui ôter les riches bagues qu'elle porte à chaque doigt...

C'est ainsi que disparaît Gabrielle d'Estrées, abandonnée de tous, qui manqua de régner sur la France.





X

LA NAISSANCE DU SOLEIL(37)

MADAME LA DUCHESSE de Chevreuse à madame d'Espigné-Mauriencourt :

« Paris, le 20 janvier 1638

» Ma chère amie,

» Ma main tremble d'émotion à cet instant où je prends la plume et je ne résiste pas au plaisir de vous livrer la grande nouvelle qui circule à travers Paris aujourd'hui. Dans toutes les boutiques, chez le perruquier, chez la dentellière ou l'arracheur de dents, chacun ne parle que de ce miracle : la reine(38) est enceinte !

» La Gazette(39) l'a publié ce matin et, comme vous qui me lisez, chaque lecteur s'étonne, car personne n'y croyait plus. Pensez donc ! Après vingt-trois ans de mariage, notre reine a conçu un enfant ! Elle en est elle-même folle de joie, je puis vous l'assurer, j'ai eu l'honneur d'être reçue au Louvre ces jours derniers et j'ai pu voir à quel point son visage était illuminé par cette grande espérance. Les médecins ne la quittent plus, l'obligent à beaucoup de repos, à ménager ses mouvements. Étant donné l'âge de la future mère – n'oubliez pas qu'elle a trente-sept ans ! –, cette grossesse, pour être menée à terme, exige une grande vigilance.

» Le roi Louis, d'ordinaire si taciturne, n'a pas changé ses habitudes : il n'exprime aucune joie débordante, continue de chasser chaque jour avec ardeur, et préfère les châteaux de Saint-Germain ou de Versailles au palais du Louvre, où réside la reine.

» Vous pensez bien, ma chère amie, que chacun se demande comment ce prodige a eu lieu, car le couple royal était en pleine discorde depuis bien des années. Le peuple de France tout entier se désolait, et le seul à se réjouir était bien évidemment Gaston d'Orléans, le frère de Louis, qui se voyait déjà monter sur le trône à la mort du roi. Cette future naissance

compromet beaucoup sa couronne et je ne vous cache pas qu'il fait grise mine, chuchotant à ses proches que le bébé n'est pas encore né et que ce sera certainement une fille...

» Que vous disais-je ? Oui, la question qui passionne toute la Cour est de savoir comment le roi s'est réconcilié avec son épouse sans que personne ne s'en rende compte. Eh bien, la réponse, je l'ai. Je connais cette belle histoire depuis plusieurs semaines ! Dans votre lointaine province vous en serez bientôt avertie, et je ne trahis plus aucun secret en vous la livrant aujourd'hui.

» Le 5 décembre dernier, à la fin du jour, le roi décida d'aller visiter mademoiselle de La Fayette, qu'il aime beaucoup, dans son monastère de la rue Saint-Antoine. Vous savez combien cette jeune fille très pieuse a d'influence sur lui et, au cours du long entretien qu'ils eurent tous les deux, elle voulut le persuader de donner un héritier au trône de France.

» Mais le roi est têtu, orgueilleux au possible, et les paroles apaisantes de mademoiselle de La Fayette n'auraient sans doute servi à rien si le ciel ne s'en était mêlé. Il soufflait ce jour-là un vent de tempête, chargé de pluies glaciales. Le roi sortit dans la bourrasque, se réfugia dans son carrosse et ordonna au cocher de fouetter les chevaux.

» — En route pour Saint-Maur ! ordonna-t-il.

» Il souhaitait dormir au château de Condé, sur les bords de la Marne, où il avait fait envoyer dès le matin son lit, sa chambre, ses tentures et tout son mobilier. En ce début d'hiver, la nuit était déjà noire, des torrents d'eau se déversaient du ciel et, à l'extérieur de la ville, les routes devaient ressembler à des champs de boue.

» Son capitaine des gardes n'avait aucune envie de se mouiller, craignant pour ses rhumatismes.

» — Ce serait folie, Sire, de quitter Paris ce soir ! Traverser la forêt de Vincennes sous cet ouragan ? Nos lanternes ont toutes les chances de s'éteindre et je ne peux prendre le risque d'exposer ainsi Votre Majesté.

» Le roi ne partageait pas cet avis :

» À peine serons-nous en route que le ciel se calmera !

» Le capitaine osa tenir tête et suggéra de coucher au palais du Louvre.

» — Mais j'ai fait envoyer ma chambre à Saint-Maur ! tonna le roi qui commençait à prendre froid.

» — Certes, Sire. Permettez-moi cependant d'insister : au Louvre, à deux pas d'ici, la reine Anne vous accueillera bien volontiers dans ses appartements. Elle vous fera servir un bon repas devant un feu de cheminée... et je ne craindrai pas pour votre santé à vous voir courir sur de mauvais chemins par une nuit aussi glaciale !

» Le roi Louis s'était renfrogné.

» — Impossible ! La reine a ses habitudes : elle veille jusque tard dans la

nuît, alors que je me couche tôt.

» — Il suffirait d'aller lui demander, proposa doucement le capitaine. Elle sera certainement heureuse d'accueillir son époux. Je vais la faire prévenir à l'instant.

» Et sans attendre la réponse du roi, il courut lui-même avertir la reine.

» Lorsque le roi arriva, toutes les dispositions avaient été prises pour qu'il fût entièrement satisfait. Ils soupèrent, lui et son épouse, dans une pièce douillettement éclairée. La reine Anne avait fait préparer un menu délicieux. Le roi se régala d'un potage aux laitues, si rares en cette saison, suivi d'une terrine de poularde finement aromatisée. Les sauces blanches étaient irréprochables ; le chocolat fumant lui parut réconfortant à souhait.

» — Ma chère, avoua-t-il, j'avais oublié à quel point votre table était exquise.

» — Il n'en tient qu'à vous, mon ami, d'en apprécier plus souvent les avantages, lui répondit la reine en souriant.

» Les dentelles dont elle s'était parée chatoyaient à la lumière douce des chandelles et mettaient en valeur son beau teint de blonde. Le roi, sans doute, en fut ému. Il ne tarda pas à passer sa robe d'intérieur et à gagner peu après la chambre de sa femme.

» Ma chère amie, vous devinez la suite. J'ajouterai avant de vous quitter que, dans les monastères de Paris cette nuit-là, des religieuses se relevèrent à tour de rôle afin de prier pour la venue d'un dauphin... À présent, il ne nous reste plus qu'à attendre et espérer.

» Je vous embrasse de tout mon cœur et je confie aux messageries royales cette lettre qui tardera sans doute à vous parvenir, étant donné l'état des routes dans votre lointaine Auvergne.

» Votre bien affectionnée Marie, duchesse de Chevreuse. »

Madame la duchesse de Chevreuse à madame d'Espigné-Mauriencourt :

« Paris, le 25 avril 1638

» Ma chère amie,

» L'enfant royal a bougé dans le ventre de sa mère ! Dès que le peuple de Paris l'a su, il a immédiatement déployé dans les rues d'immenses processions de joie et d'actions de grâces. Pour marquer l'événement, le roi a donné une fête avec lampions et feux d'artifice au pavillon de l'Arsenal.

» D'après ce que disent les mieux informés, madame la marquise de Lansac serait désignée d'ici peu comme gouvernante de l'enfant à venir. La naissance est prévue pour la fin de l'été. Plaise à Dieu que les grosses

chaleurs d'août n'incommodent pas trop la reine, au point de provoquer une naissance prématurée ! Vous me demandiez, dans votre dernière lettre, si Sa Majesté avait quitté le Louvre pour une résidence plus calme. Cela ne saurait tarder : dans les prochaines semaines, elle s'établira au château de Saint-Germain, où elle compte rester jusqu'à son terme. J'irai la saluer régulièrement, tant qu'elle daignera recevoir du monde.

» Soyez assurée que je vous transmettrai des nouvelles aussi souvent que possible.

» Je vous serre sur mon cœur et je me réjouis avec vous de cette grande espérance pour le royaume de France.

» Votre affectionnée Marie, duchesse de Chevreuse. »

Madame la duchesse de Chevreuse à madame d'Espigné-Mauriencourt :

« Paris, le 6 septembre 1638

» Ma chère amie,

» Dieu soit loué ! Un fils de roi nous est né. Un garçon prénommé Louis-Dieudonné, qui portera un jour la couronne et le nom de Louis le quatorzième. Ce futur roi a poussé son premier cri hier, 5 septembre, au château de Saint-Germain, un quart d'heure avant midi. La sage-femme a présenté l'enfant à madame de Sénéce qui a crié bien fort :

» — C'est un dauphin !

» Aussitôt, le canon a tonné, les cloches ont sonné à toute volée et des messagers se sont élancés pour livrer l'éclatante nouvelle aux quatre coins du royaume. Vous serez sans doute avertie avant que cette lettre vous parvienne, mais je tenais à vous informer moi-même de tous les événements, comme je vous l'avais promis.

» Le roi Louis s'est agenouillé sur le sol pour rendre grâce à Dieu, mais il n'a pas eu un geste d'affection envers la reine, qui a pourtant bien souffert. Comme vous le savez, son devoir de souveraine est d'accoucher en public, en présence de tous les princes et princesses. Madame de Montpensier, madame la duchesse de Vendôme, moi-même et bien d'autres, nous entourions de près le lit royal sans pour autant gêner les gestes de la sage-femme. Gaston d'Orléans était le mieux placé pour être le premier à voir ce bébé royal qui lui ravirait peut-être le trône. Au cours du travail, la reine a eu plusieurs malaises et mademoiselle de Hautefort, qui est son amie, pleurait de la voir si mal en point.

» Le roi, à côté d'elle, n'a pas versé une larme. Il a même chuchoté à mademoiselle de Hautefort :

» — Qu'on sauve l'enfant ; nous saurons bien nous consoler de la mère !

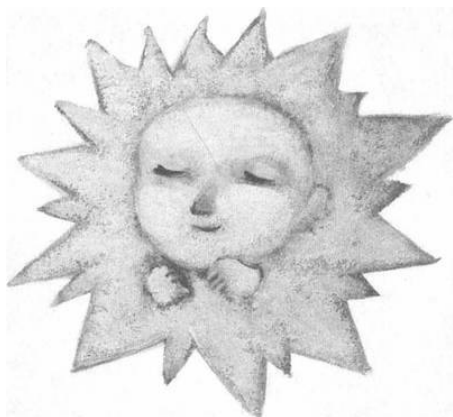
» Comme vous voyez, cette naissance n'a pas rendu à la reine l'amour de son époux, mais quel prestige pour elle cependant ! La voici désormais épouse de roi et mère de roi.

» Tandis qu'elle se repose à présent, la fête a déjà commencé, et elle doit l'entendre depuis ses fenêtres. Sur les routes entre Saint-Germain et Paris, les gens dansent et s'embrassent. Le vin coule en fontaine aux carrefours, des feux de joie s'allument et les cloches des villages alentour se répondent en signe d'allégresse.

» Ce nouveau roi à peine né nous apporte déjà tant de bonheur. Puisse-t-il un jour resplendir sur la France !

» C'est sur ce souhait ardent que j'achève cette lettre ; je la confie sur l'heure à la poste, afin que vous puissiez répandre autour de vous les moindres détails de cette merveilleuse naissance.

» Votre toute dévouée Marie, duchesse de Chevreuse. »





XI

UN GRAND DESTIN POUR UNE PETITE MARQUISE

LE JOLI CHÂTEAU D'ÉTIOLLES est situé dans la forêt de Sénart, à deux lieues à peine de celui de Choisy. Jeanne Antoinette raffole de cette demeure qui appartient à son mari, Charles Le Normand d'Étiolles. Fière de ses grandes pièces claires, de ses larges baies ouvertes sur de charmants jardins, elle cherche à partager son bonheur d'y vivre en organisant des goûters, des soupers, des promenades. La jeune châtelaine a bien du mal à se faire des amis parmi les aristocrates des environs de Paris. Elle est pourtant la plus délicieuse personne que l'on connaisse... mais chacun sait que la ravissante madame d'Étiolles est née mademoiselle Poisson. Une simple bourgeoise, fille d'un commissaire chargé du ravitaillement des armées ! Voilà qui suffit à un gentilhomme ou à une noble dame pour refuser ses invitations. Quand on descend de Charlemagne ou des chevaliers des croisades, on ne fréquente pas ceux qui sont issus du petit peuple. Et qu'importe si monsieur d'Étiolles est un honnête homme, lié par sa tante à une illustre famille qui a ses entrées à la cour de Versailles !

Pourtant, ces grands seigneurs qui ne daignent pas mettre le pied au château d'Étiolles apprécient les qualités de Jeanne Antoinette. Elle sait chanter et jouer de la musique, elle aime le théâtre, lit les écrits de monsieur Voltaire... On lui trouve beaucoup d'esprit, de la générosité aussi. Bref, elle sait fort bien se tenir dans les salons à la mode, grâce à la bonne éducation qu'elle a reçue au couvent des Ursulines. Là, les demoiselles qui furent ses compagnes d'étude et de jeux l'appelaient « Reinette », un petit surnom amical qu'elle a gardé, plus doux, plus facile à prononcer que son prénom Jeanne Antoinette. Et puis, cela signifie « petite reine », et cela lui va si bien !

Reconnaissons en effet qu'elle est royalement jolie avec ses cheveux châtons, ses yeux de tendre biche et son délicieux sourire. Charles Le Normand d'Étiolles se déclare très heureux de son mariage. La nature ne l'a pas bien servi, lui : petit et maigrelet, assez fade, il est fou de sa

jeune épouse, et Reinette, quant à elle, est amoureuse de son domaine d'Étiolles...

Est-ce parce que le parc du château jouxte les terrains de chasse de Sa Majesté le roi Louis XV à Choisy ? Personne n'oserait l'affirmer, mais on a parfois entendu Reinette murmurer qu'elle se savait destinée à rencontrer le roi et qu'elle ferait tout pour y parvenir.

Rien de plus simple que d'attirer le regard de Louis XV ! À l'heure de la chasse, lorsque les chevaux et les chiens piaffent d'impatience, lorsque les gentilshommes caracolent fièrement devant les dames penchées à la portière des carrosses, on voit surgir une radieuse apparition : Jeanne Antoinette d'Étiolles vêtue de soie rose, menant avec élégance un cabriolet couvert de soie bleue, ou Jeanne Antoinette parée de bleu dans un cabriolet tendu de rose. Chacun se retourne ; les hommes ne peuvent s'empêcher de saluer et le roi lui-même se penche vers madame de Châteauroux, sa favorite du moment, pour lui dire :

— N'est-elle pas charmante ?

Madame de Châteauroux se garde bien de tout commentaire sur l'instant, mais elle s'empressera d'écraser le pied de la duchesse de Chevreuse lorsque celle-ci vantera, un peu plus tard, les charmes de la petite madame d'Étiolles.

Le roi écoute d'abord distraitement les remarques, puis jette des regards curieux lors de ses chasses à Choisy et se surprend bientôt à attendre le passage du joli cabriolet.

Cependant, l'hiver s'installe sans que Reinette ait reçu plus qu'un sourire. Et la mauvaise saison ne paraît pas propice aux entreprises de séduction !

Enfin, le 24 février 1745, alors qu'elle se morfond à regarder tomber la pluie d'hiver, une merveilleuse occasion lui est donnée de se rendre enfin au palais de Versailles : le roi y donne un bal pour le mariage de son fils aîné(40) avec une princesse espagnole. Un bal masqué ouvert à tous ! Il suffit de se présenter déguisé pour que le gentilhomme de la chambre du roi vous laisse entrer dans les prestigieux salons... La foule y est si dense que chacun se demande comment garder son masque. Des Persans, des arlequins, des déesses grecques se saluent sans se reconnaître et se pressent vers le plantureux buffet dressé dans la galerie des Glaces. Les plateaux de saumon frais, les pâtés de truite, les filets de sole disparaissent à vue d'œil, et l'on voit même certains invités se bourrer les poches de victuailles. Vers minuit, la goinfreterie est à son comble lorsque la reine(41) apparaît sans masque, la robe parsemée de bouquets de perles, la coiffure rehaussée des deux plus gros diamants de la couronne. L'assistance applaudit mollement avant de poursuivre la fête. Car c'est le roi qu'on attend. C'est vers lui que vont toujours tous les regards, tous les espoirs, tous les commérages...

Il faudra attendre la fin de la nuit pour voir enfin s'ouvrir la porte des appartements royaux et découvrir huit grands arbres se glisser silencieusement vers le milieu de la salle.

— Des ifs ! Les mêmes que dans le parc ! s'extasie-t-on, avant d'ajouter : Mais lequel est le roi ?

Les dames en particulier se tordent le cou dans le fol espoir d'approcher Sa Majesté, ne serait-ce qu'un bref instant, afin d'obtenir une ou deux faveurs. Une audacieuse croit reconnaître le souverain parmi les huit arbres, elle s'accroche à lui et se laisse conter fleurette... Elle se trompe ! Le roi est occupé ailleurs. Au milieu de la foule, il se trouve pressé contre une jolie déesse de la Chasse, armée d'un arc et habillée à la façon des statues grecques. La tunique qui couvre à peine la poitrine de la belle mystérieuse révèle une peau claire, des épaules rondes, une nuque gracieuse que le roi croit reconnaître.

— Madame d'Étiolles ? murmure-t-il tout ému.

D'un doigt, la jeune femme relève légèrement son masque pour adresser au souverain son sourire le plus enjôleur.

— Venez ! dit-il.

Il l'attire dans une encoignure où ils peuvent enfin se regarder, échanger quelques mots doux, un baiser effleuré.

Bien vite, elle s'enfuit – la coquine ! –, laissant tomber un petit mouchoir de dentelle que le roi ramasse aussitôt pour le cacher dans sa chemise.

Un souffle fragile vient de naître au fond de leurs cœurs, un sentiment qui ne demande qu'à grandir lorsqu'ils se retrouvent, quelques semaines plus tard, au bal de l'hôtel de ville de Paris. Cette fois, ils se rejoignent dans un petit cabinet que Louis a fait ouvrir pour eux seuls.

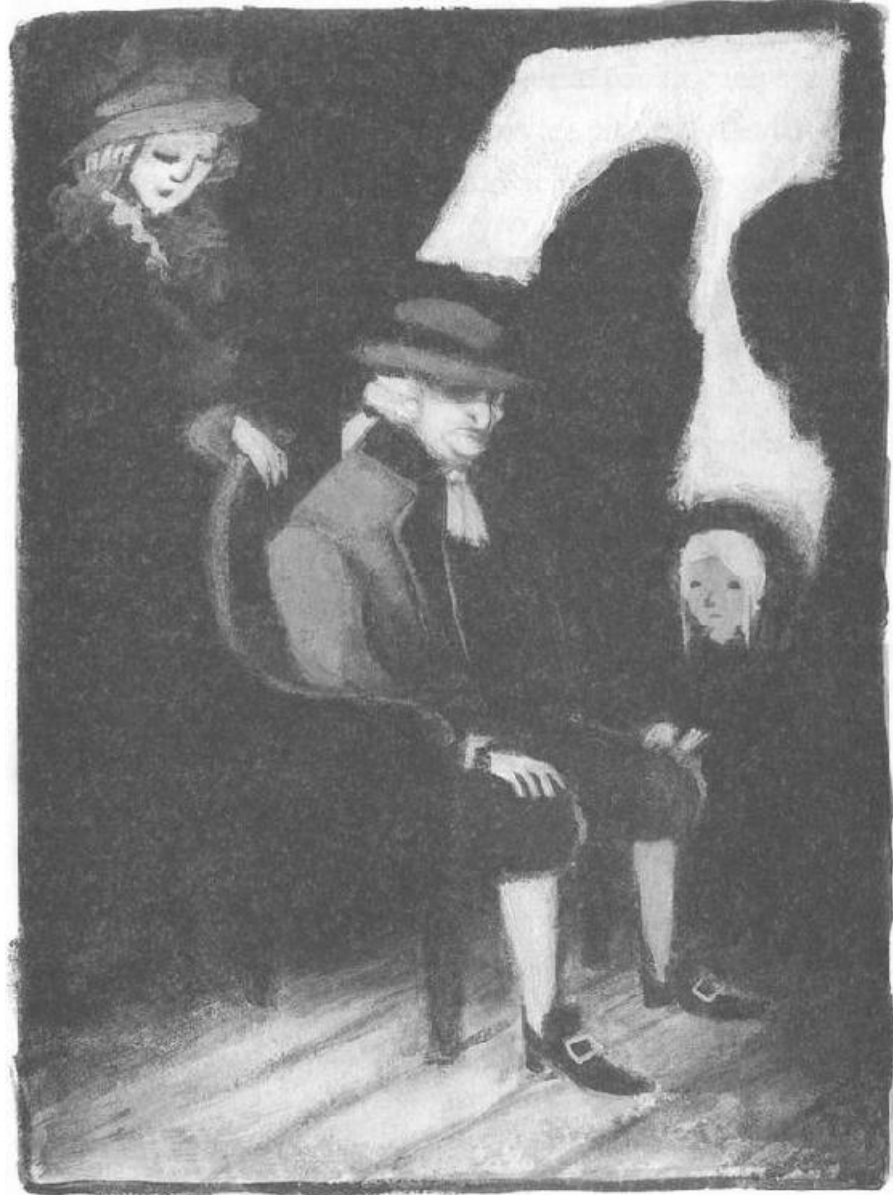
Après ces courts moments d'intimité partagés avec Jeanne Antoinette, le roi a le cœur pris. Il la veut pour maîtresse, chaque jour à côté de lui dans les salons et les jardins ; il veut qu'elle ait son appartement à Versailles, à côté du sien. Le roi veut, mais la Cour, elle, n'acceptera jamais d'être dominée par une femme d'origine si modeste.

Le temps passe lentement. En son château d'Étiolles, Jeanne Antoinette attend. Elle reçoit chaque jour une lettre pleine d'amour venant de Versailles, mais pas d'invitation ! Et puis, un beau jour, arrive un courrier qu'elle ouvre en tremblant, un courrier adressé à « madame la marquise de Pompadour ». Reinette doit s'asseoir et déchiffrer plusieurs fois le message avant d'en mesurer pleinement le contenu. À mesure qu'elle lit, ses yeux se brouillent de larmes et elle ne peut que serrer le papier contre sa poitrine. Eh oui ! même les rêves les plus fous deviennent parfois réalité ! Afin de pouvoir installer

auprès de lui la petite madame d'Étiolles, née Jeanne Antoinette Poisson, Sa Majesté Louis XV vient de lui offrir le titre prestigieux de marquise, ainsi que les terres et les richesses qui l'accompagnent.

La Cour s'inclinera donc devant la marquise de Pompadour. Mais pendant les vingt et une années que durera cette histoire d'amour, les « bien-nés » de Versailles ou de Paris ne cesseront de ricaner, de critiquer, d'humilier celle qui a osé se dresser sur la pointe des pieds pour embrasser le roi.





XII

LE DERNIER VOYAGE

— CE SERA LE 19 JUIN, le dimanche 19 juin, chuchote-t-elle.

— Tout sera prêt, répond-il.

Dans son regard, elle lit qu'il fera tout pour elle, par amour, par dévouement, et qu'elle peut se reposer entièrement sur lui. Son mari l'a laissée libre d'agir et c'est à elle de prendre toutes les décisions. Mais comme c'est lourd d'organiser ce départ ! Elle en a confié la tâche à l'homme le plus fidèle qu'elle connaisse : Axel de Fersen.

— Vous viendrez me voir, ajoute-t-elle, afin que nous discussions des préparatifs.

Les préparatifs, en effet, ne sont pas une mince affaire, car il s'agit de rejoindre Montmédy, à la frontière des Pays-Bas(42), où le général Bouillé a rassemblé une armée prête à les protéger. Il faut quitter Paris, car les révolutionnaires soupçonnent à présent chaque famille noble. Les choses ont bien changé dans la capitale depuis ce jour de juillet 1789, il y a deux ans à peine, où les représentants du peuple ont voté l'Assemblée nationale(43). Oui, vraiment, il est grand temps de fuir.

L'organisation du voyage, qui doit rester secrète, se révèle longue et compliquée.

Ils sont quatre : le père, la mère, le fils et la fille.

— Il suffit de deux petites voitures, qui passeront inaperçues, déclare Axel de Fersen.

— Non, mon ami ! Notre famille ne se séparera pas. Commandez plutôt une grosse berline confortable qui pourra nous loger tous les quatre, ainsi que la sœur de mon époux.

Axel de Fersen fronce les sourcils. Voyager ensemble ! Le risque est bien plus grand, mais il comprend aussi que cela soit plus rassurant.

— Soit ! répond-il.

— Et puis, ajoute la belle dame aux cheveux blond cendré, je ne saurais voyager sans mes femmes de chambre. Par ailleurs, mes

enfants emmèneront leur gouvernante, qui a fait le serment de ne jamais les quitter.

Fersen ne peut rien lui refuser. Mais il compte sur ses doigts : avec les cochers, cela fait une dizaine de personnes. C'est-à-dire une véritable expédition ! Dans ces conditions, comment voyager incognito ?

— Un léger bagage, insiste-t-il, le plus léger possible.

Elle hésite ; il lui faut des tenues pour l'arrivée, des robes d'apparat, des affaires de toilette...

— Des robes, vous en trouverez partout ! proteste-t-il.

Elle insiste ; il cède.

Puis il s'en va. Il a tant à faire : tracer l'itinéraire, prévoir des relais de poste tout au long de la route... Il se démène, trouve des personnes de confiance, calme les soupçons, fait fabriquer une énorme voiture.

— C'est pour madame de Korff, explique-t-il au carrossier. La baronne entreprend un long voyage avec les membres de sa famille. Il lui faut quelque chose de vaste et de confortable.

Les jours, les semaines passent.

Enfin, le 19 juin, tout est prêt.

— Nous ne partons que demain, dit la grande dame soucieuse. Il me semble que ma femme de chambre me surveille. Demain est son jour de congé ; nous serons plus tranquilles !

Fersen soupire et se hâte de donner des contrordres : libérer les chevaux, cacher l'immense berline...

Pour la famille, la dernière journée est insupportable. À Paris, à travers toute la France et en Europe, des dizaines de personnes partagent le secret. Qui va trahir ? Qui va alerter l'Assemblée ? Malgré l'inquiétude, il faut se comporter comme si de rien n'était. Le père reste placide ; la mère organise une paisible promenade, prend des dispositions pour le lendemain. Aucune émotion ne paraît sur son visage lisse poudré de rouge. Comme chaque jour, elle s'exprime de façon si élégante et autoritaire que personne ne remarque l'appréhension cachée dans son regard.

Le soir du 20 juin 1791, tout est parfaitement calme. Chacun vit selon son habitude ; les valets et les femmes de chambre ont fini leur service ; les enfants sont couchés. Dans la cour, les gardes veillent. La famille s'est installée au salon pour une partie de trictrac.

À vingt-deux heures, la mère quitte le salon, monte jusqu'à la chambre de sa fille et la secoue doucement. Puis elle réveille son fils, qui dormait à poings fermés et qui proteste parce qu'on l'habille en fille.

— C'est que nous allons à un bal masqué ! explique sa gouvernante pour le calmer.

Tous les quatre descendent ensuite tranquillement vers la porte de la

cour. Dans la nuit douce, quelques cochers discutent avec des gardes à demi assoupis. Soudain, un homme surgit de l'ombre. C'est le dévoué Fersen, qui sourit en prenant la main du petit garçon. Les deux enfants et la gouvernante disparaissent dans l'ombre, tandis que leur mère reprend sa place au salon. La soirée se poursuit normalement.

Vers vingt-trois heures, la dame quitte son fauteuil.

— Je crois qu'il est l'heure d'aller dormir ! dit-elle en bâillant discrètement.

Puis elle souhaite le bonsoir avant de se retirer.

À l'étage, elle se fait déshabiller par sa femme de chambre. La lumière éteinte, elle attend que les serviteurs se soient éloignés pour se relever ; dans l'obscurité, elle enfle une robe terne et se coiffe d'un chapeau à voilette qui cache son visage. Puis elle descend rejoindre un homme de confiance, qui lui fait discrètement traverser la cour et la guide jusqu'à la voiture où l'attendent Fersen et les enfants.

Il manque encore le chef de famille ! C'est pour lui que l'entreprise est la plus périlleuse, car un valet dort habituellement dans sa chambre, prêt à répondre au moindre de ses appels. Une fois déshabillé, il ferme soigneusement les rideaux de son lit et attend que son domestique passe dans le cabinet voisin pour se dévêtir à son tour. Alors, il se glisse hors du lit, en prenant soin de laisser les rideaux bien fermés ; il atteint sans bruit la chambre voisine, où on lui a préparé un costume de laquais.

Croyant son maître endormi, le valet se couche tranquillement au pied du lit tandis que celui-ci quitte la cour en compagnie d'un garde du corps et qu'il franchit les grilles sans attirer l'attention des sentinelles.

Quelques minutes plus tard, toute la famille se trouve réunie. Bien sûr, il faut encore traverser Paris, mais le plus difficile semble accompli : on se félicite à voix basse.

Il est deux heures du matin quand ils atteignent la porte Saint-Martin, où de fidèles alliés ont caché l'énorme berline qui doit les mener jusqu'à la frontière. Les passagers s'installent. Les voilà qui voient bientôt s'éloigner avec soulagement les dernières lumières de la capitale.

À Bondy, première halte, un officier les attend avec huit chevaux de rechange. Une aube très douce se lève à peine qu'ils sont déjà prêts à repartir.

— Au revoir, madame de Korff ! dit Axel de Fersen dont la mission s'arrête à cet endroit.

— Au revoir, mon ami ! répond une voix émue au fond de la voiture.

Puis les fouets claquent et la berline s'ébranle.

Les huit chevaux tirent avec vigueur ; la route de Meaux défile à toute allure sous les roues. Dans la voiture, les passagers se détendent. Libres enfin de parler, ils évoquent les étapes de la journée, se voient déjà à Montmédy au milieu des soldats, ou peut-être chez le roi Léopold II d'Autriche. À présent, tous les espoirs sont permis...

À la Ferté-sous-Jouarre, l'escale est fort courte. Le maître de poste⁽⁴⁴⁾ étant encore au lit, personne ne demande à vérifier les passeports et les fugitifs repartent vers Montmirail. L'humeur est de plus en plus détendue ; les estomacs dénoués crient famine et l'on déballe un plantureux déjeuner, qui sera bientôt arrosé de vins délicieux. Avant de s'assoupir, quelqu'un dit :

— Après Châlons, la partie sera gagnée.

Les autres acquiescent : quatre lieues après la ville, un détachement de cavaliers les attend pour les escorter jusqu'à la frontière.

Dans la voiture, une douce rêverie s'installe.

Il est quatre heures de l'après-midi lorsque la grosse berline surchauffée par le soleil s'arrête au poste de Châlons et aussitôt, les badauds s'attroupent. Une si belle voiture capitonée de velours clair, aux roues flambant neuves, ne passe pas inaperçue. Tandis que les palefreniers s'affairent, les langues ne chôment pas :

— Huit chevaux ! Diantre ! Ils sont pressés !

— Une famille d'aristos bien riche à ce qu'il paraît !

— Mais pourquoi qu'ils descendent pas se rafraîchir ? Y' doit faire chaud là-dedans !

— D'autant qu'on leur demanderait bien des nouvelles de Paris !

L'un des passagers tend les passeports, que le maître de poste vérifie avec attention : la baronne de Korff et ses deux fillettes, sa gouvernante, madame Rochet, ainsi qu'une dame de compagnie, puis l'intendant Durand, qui a le visage bien rougeaud par le temps qu'il fait.

Les papiers sont en règle ; la petite troupe peut repartir.

Les badauds rassemblés regardent la voiture s'éloigner sur la route de Metz et les nuages de poussière qui retombent derrière elle ne parviennent pas à effacer le début d'un soupçon.

— C'est comme si... Oui, c'est comme si on avait vu passer le roi et sa famille ! murmure enfin quelqu'un.

Les autres se grattent la tête. Personne ne connaît vraiment ces gens, mais la nouvelle de leur arrivée a tôt fait de se répandre en ville.

Pendant ce temps, les voyageurs sont parvenus au relais suivant, où les soixante cavaliers espérés ne sont pas au rendez-vous.

— Ne nous alarmons pas, dit madame Rochet. Poussons jusqu'à Sainte-Menehould, nous les rencontrerons certainement en chemin.

À Sainte-Menehould, ils trouvent la petite ville en pleine

effervescence. Un régiment de cavalerie qui a occupé les lieux toute la journée sans que l'on sache pourquoi a fini par ameuter la population. Drouet, le maître de poste, observe avec méfiance la grosse voiture qui vient de se ranger. Les chevaux à peine changés, elle repart vers Varennes. Cette famille d'aristocrates ne lui dit rien qui vaille ! Et s'il s'agissait du roi ? Mieux vaut prévenir les gens de Varennes. À cheval, par les raccourcis, il y sera d'ici peu.

À l'intérieur de la voiture, le doute a fait place à l'angoisse. Étape après étape on s'approche de la frontière, mais la nuit est tombée et nulle trace des cavaliers. Sans leur protection armée, les passagers se sentent de plus en plus isolés au fond de ces campagnes inconnues.

Quand ils arrivent à Varennes, il n'y a pas de régiment de cavaliers, pas de chevaux frais et le maître de poste est déjà couché.

Il faut patienter. La petite troupe épuisée descend à l'*Auberge du Grand-Monarque*. C'est là que les rejoint Drouet, qui arrive de Sainte-Menehould à bride abattue en avertissant la force publique et la population.

Peu à peu, le village se réveille et la foule grandit devant l'auberge, en faisant grand bruit, sans vraiment comprendre à quoi est dû ce remue-ménage.

L'épicier du village, qui fait office de sergent, est venu vérifier les passeports des voyageurs : il n'y trouve rien à redire.

— Tant pis pour les chevaux, nous allons repartir ! déclare l'intendant Durand.

Mais Drouet se tourne vers les villageois et s'écrie :

— Et si cette voiture contenait le roi et sa famille ?! Vous y avez pensé ? En les laissant passer, vous seriez coupables de trahison.

Les habitants du petit bourg n'en reviennent pas. Le roi et sa famille ! Qu'est-ce qu'ils feraient ici ? Si c'était vrai ? Comment savoir ? Personne d'entre eux n'est jamais allé jusqu'à Paris !

Les occupants de la voiture protestent énergiquement. De quel droit les retient-on puisque tout est en règle ?

Brusquement, l'épicier a une idée.

— Vite ! Courez chercher Destez, qui a habité à Versailles. Il nous a bien dit qu'il avait déjà vu le roi !

À peine l'homme a-t-il pénétré dans la pièce qu'il pâlit et s'incline :

— Grand Dieu, Sire !

On voit alors celui qui se faisait appeler « l'intendant Durand » chanceler un court instant, puis se tourner vers l'assistance et déclarer solennellement :

— Eh bien, oui, je suis votre roi.

Bouche bée, la foule le dévisage. Les commentaires fusent :

— Lui, le roi Louis XVI ! Avec ce chapeau de laquais ?

— Qui est la reine Marie-Antoinette ?

— C'est celle qui s'est cachée sous le nom de madame Rochet !

— Et regarde le dauphin qu'ils avaient habillé en fille... Quelle histoire !

— Donc, cette baronne de Korff, c'est celle qui s'occupe des enfants du roi !

— Et l'autre dame dont on ne sait pas le nom ?

— Je crois bien que c'est la sœur du roi.

Bien que découvert, le roi garde espoir, car la frontière est toute proche et ces braves gens de Varennes semblent fort impressionnés par sa visite. En effet, parmi la population, les avis sont partagés : faut-il arrêter le roi ou le laisser repartir ?

La nuit se passe en conciliabules, et c'est vers six heures du matin que son destin bascule.

À ce moment, en effet, surgissent deux envoyés de l'Assemblée nationale, partis de Paris au grand galop dès la découverte de la disparition du roi. Ils portent sur eux un décret qu'ils s'empressent de lire à voix haute :

— Ordre aux bons citoyens de ramener le roi au sein de l'Assemblée nationale. Ordre de l'empêcher par tous les moyens de continuer son voyage.

La famille royale écoute en silence. Le message est clair : désormais, c'est l'Assemblée qui décide.

Louis XVI prend le document qu'il relit avec attention, puis le pose et dit simplement :

— Il n'y a plus de roi de France.

Il faut plusieurs jours pour regagner Paris et plus la voiture approche de la capitale, plus la foule qui l'accompagne est hostile : un roi qui fuit n'est plus un roi. Le peuple de France le sait bien et dans les jours qui suivent, il efface partout les fleurs de lis et les emblèmes de la royauté. Incapables de s'adapter au besoin de changement de la société française et aux événements politiques qui se succèdent depuis 1789, le roi Louis XVI et la reine Marie-Antoinette ont préféré fuir, afin de reconstituer, depuis l'étranger, la monarchie telle qu'ils l'avaient toujours connue. Leur fuite, considérée comme une trahison, précipite leur déclin. La 1^{er} République est proclamée le 21 septembre 1792, et le roi meurt guillotiné le 21 janvier 1793.

La reine Marie-Antoinette monte à son tour sur l'échafaud le 16 octobre 1793. Madame Élisabeth, sœur du roi, sera guillotinée le 10 mai 1794. À leur retour à Paris, les deux enfants, Louis-Charles et Marie-Thérèse, sont enfermés au Temple, un ancien monastère fortifié transformé en prison en 1792, avec leurs parents. Louis meurt de la tuberculose en 1795, Marie-Thérèse vivra jusqu'en 1850.



POSTFACE

ROIS ET REINES. Ces mots sont à peine écrits que l'on rêve déjà. Nous les voyons assis sur leur trône : lui, portant noblement sa couronne que l'on imagine sertie des bijoux les plus précieux ; elle, somptueuse dans une robe éclatante de richesse ; tous les deux sont bien évidemment entourés d'une suite de courtisans respectueux et séduisants. Le château qui abrite ce beau monde étincelle de blancheur et d'élégance, au milieu d'un parc verdoyant semé de clairs bassins. Bref, un château de conte de fées.

Eh oui ! les rois et les reines appartiennent à l'univers des contes, tout comme les princesses et les valeureux chevaliers. Quant au prince charmant, fils de roi comme il se doit, toujours jeune, sportif, beau, intelligent et gentil de surcroît, il constitue un mythe à lui tout seul.

Bref, les rois et les reines, ainsi que leur descendance – princes charmants et irrésistibles princesses –, peuplent notre imaginaire depuis que nous sommes tout petits.

Et ces belles images issues du monde merveilleux auraient tendance à nous faire oublier que les rois et les reines ont vraiment existé, que certains existent encore à travers le monde.

Depuis le V^e siècle, et jusqu'à 1848 pour ne parler que de la France, ils ont tenu une place primordiale dans l'histoire de notre pays. Outre leur rôle politique qui nous est présenté dans les livres scolaires ou les documentaires, les rois et les reines de France ont été des êtres humains, faits de chair et de sang. Ils ont vécu, aimé et souffert sans doute, trahi peut-être. Ils ont été aimés le plus souvent, parfois haïs, trahis aussi. Certains ont eu le goût du pouvoir et de la guerre, d'autres auraient préféré être moine ou serrurier... Et bien des princesses ont dû pleurer de ne pouvoir mener la vie plus simple et plus libre d'une fille de bourgeois.

Toutes ces têtes couronnées, dont nous découvrons les tombeaux dans la basilique de Saint-Denis, près de Paris, ont eu une vie qui leur est propre ; il m'a donc paru plus juste de ne pas leur en inventer une autre. C'est pour cette raison que les histoires présentes dans ce livre sont des histoires vraies. Tous les personnages qui y figurent ont

réellement vécu, sauf madame d'Espigné-Mauriencourt à qui la duchesse de Chevreuse écrit ces lettres racontant la naissance du futur Louis XIV.

Hormis ce détail, tout est-il vrai ? Oui, mais... Plus on s'éloigne dans le temps, plus les informations historiques sur les manières de vivre et de penser deviennent rares, et plus le récit contient une grande part de l'imaginaire de l'auteur. Voilà pourquoi j'ai commencé le premier récit comme un conte. Parce que ces lointains personnages ressemblent un peu à des héros de légende. Mais l'assassinat de la pauvre Galswinthe a toutes les chances d'être bien réel ! Cet épisode nous est conté par l'écrivain Grégoire de Tours, qui a rédigé à partir de 575 un livre intitulé *Histoire des Francs*. Sans lui, nous ne connaîtrions presque rien sur cette période ancienne et, faute de pouvoir vérifier ses dires, nous sommes bien obligés de le croire !

À mesure que l'on avance dans l'histoire, les détails se multiplient sur la vie des souverains, en particulier les lieux où ils ont vécu. Ainsi, la chapelle du palais de Charlemagne à Aix-la-Chapelle, en Allemagne, l'abbaye de Fontevraud, où la reine Aliénor a fini ses jours et où subsiste son tombeau, le château d'Amboise, qui abritait les enfants de François I^{er}, et le palais de Versailles, bien sûr, avec sa galerie des Glaces où Louis XV et madame d'Étiolles ont échangé leur premier baiser.

À partir des années 1300, les grands personnages font peindre leur portrait. Celui de Jean II le Bon, le roi fait prisonnier à la bataille de Poitiers en 1356, est le premier portrait de roi que nous avons possédé en France ; il nous est donc possible d'observer son visage pour tenter de déchiffrer sa personnalité. Le lecteur aura bien compris que ce roi-là ne doit pas son surnom à ses générosités envers les pauvres, mais plus au fait qu'il était considéré comme un bon chevalier : sportif et brave, avec ce sens de l'honneur, de la parole donnée qui caractérise l'idéal chevaleresque. Plus chevalier que roi, pourrions-nous dire, du moins avec notre vision actuelle de ce que doit être un roi.

Cette définition n'a cessé d'évoluer avec le temps, alors essayons d'y voir plus clair !

Le mot « roi » vient du latin *rex*, qui désignait à l'origine le chef d'une armée barbare sous l'Empire romain. Le premier chef franc appelé roi est le père de Clovis. Puis, de génération en génération, le fils du roi succède à son père avec l'accord du peuple franc. L'on a vu, dans le premier récit, comment le père partageait son royaume entre ses fils ; cette division, catastrophique pour l'unité du pays, a duré environ trois cents ans, jusqu'aux successeurs de Charlemagne. À partir des années 750, un jeune roi qui monte sur le trône reçoit le sacre : une cérémonie chrétienne, qui lui donne une place unique et un grand prestige. Il devient un intermédiaire entre Dieu et les

hommes. Cette place privilégiée lui permettra, à partir du XVI^e siècle, d'exercer un pouvoir de plus en plus fort sur les hommes de son royaume, qu'il nommera bientôt ses « sujets ».

Depuis l'origine, le roi dispose du droit de commander l'armée, de rendre la justice, de faire la loi, d'assurer la police du royaume, de battre la monnaie et de défendre l'Église... Ces droits génèrent aussi des devoirs, qui nécessitent une administration de plus en plus complexe à mesure que le pouvoir royal se renforce. Enfin, le roi a pour obligation de donner au royaume un héritier qui lui succédera. L'épouse qu'il choisit est donc de sang illustre, descendante de Charlemagne ou fille d'un autre roi ; sa principale mission est de mettre au monde des fils. De même, le roi utilise ses propres filles pour sceller des alliances avec les souverains d'Europe auxquels elles donneront d'illustres enfants. Selon une loi établie au XVI^e siècle, la fille d'un roi de France ne peut hériter de son père et devenir reine. Si le roi meurt sans héritier – ce qui est arrivé plusieurs fois –, c'est un cousin ou un neveu qui reçoit la couronne et épouse généralement la fille du roi défunt. C'est ainsi que François I^{er} et Henri IV sont montés sur le trône. Depuis le IX^e siècle, les reines de France sont sacrées, mais la plupart d'entre elles ne participent pas au pouvoir. À la mort du roi, si son héritier est trop jeune pour régner, elles peuvent être désignées comme « régente ». L'une des plus célèbres, des plus puissantes de notre histoire, fut Catherine de Médicis, qui continua d'exercer le pouvoir après la majorité de son fils Charles IX et provoqua le massacre de la Saint-Barthélemy en 1572.

Dès le XVI^e siècle, le couple royal est entouré d'une suite d'officiers, de serviteurs, de suivantes et de courtisans compter plusieurs centaines de personnes. Pour régler la vie de la Cour et donner un éclat toujours plus brillant au souverain, le roi Henri II met en place un cérémonial, nommé « étiquette », qui prend une importance croissante sous Louis XIII, et plus encore sous Louis XIV, le Roi-Soleil. Chaque moment de leur journée, chaque cérémonie, chacun de leur geste est réglé de façon stricte. La famille et les enfants du roi doivent se plier à cette dure discipline qui les prive de toute intimité. Faut-il rappeler que Louis XIV, né en public, a passé sa nuit de noces en public, qu'il se levait et se couchait en public, et qu'il est mort en public ?

Cette étiquette, qui enferme le souverain et sa cour dans un carcan doré, les prive de toute autonomie, de tout contact avec la réalité extérieure. Marie-Antoinette et Louis XVI, lorsqu'ils préparent leur fuite en 1791, ne peuvent plus se défaire des exigences d'une vie luxueuse et parfaitement orchestrée. Ils réalisent peut-être, mais trop tard, au moment où ils perdent leur légitimité de souverains, à quel point ils étaient devenus étrangers au royaume et au peuple de France.

Ainsi, règne après règne à travers les siècles, s'est formée une image de la royauté qui demeure solidement ancrée dans les mentalités. À la fois proches et inaccessibles, parfois justes et protecteurs mais aussi dépensiers et despotes, les rois et les reines restent aujourd'hui auréolés d'un prestige qui ne semble pas vouloir se ternir.

BRÈVE CHRONOLOGIE DE L'HISTOIRE DE FRANCE

DYNASTIE DES MÉROVINGIENS

La fin de la dynastie est une succession de règnes très courts et mal connus.

DYNASTIE DES CAROLINGIENS

~~751-814~~ **768-814** Charlemagne, fils de Pépin le Bref, est roi des Francs puis empereur d'Occident.

~~756-809~~ **756-809** Al-Rachid est calife de Bagdad.

~~843~~ **843** Partage de l'empire en trois royaumes : la Francie occidentale deviendra le royaume de France, la Francie orientale l'empire d'Allemagne et la Francie médiane, s'étend des Pays-Bas à l'Italie.

DYNASTIE DES CAPÉTIENS

~~987-996~~ **987-996** Hugues Capet, qui donne son nom à la dynastie.

~~1137-1180~~ **1137-1180** Louis VII.

~~1137~~ **1137** Partage de Louis VII et d'Aliénor d'Aquitaine.

~~1152~~ **1152** Conclusion du mariage ; Aliénor épouse aussitôt Henri Plantagenêt.

~~1154~~ **1154** Henri et Aliénor sont couronnés reine et roi d'Angleterre.

~~1180-1223~~ **1180-1223** Philippe Auguste, fils de Louis VII, est roi de France.

~~1226-1270~~ **1226-1270** Louis IX (Saint Louis).

~~1322-1328~~ **1322-1328** Charles IV le Bel est le dernier des Capétiens directs.

DYNASTIE DES VALOIS

~~1338-1453~~ Cent Ans.

~~1350-1364~~ Jean II le Bon.

~~1356~~ de Poitiers ; Jean II, vaincu, est retenu prisonnier en Angleterre.

~~1366~~ de Brétigny.

~~1380-1422~~ Charles VI, le Bien-Aimé.

~~1415~~ te française à Azincourt.

~~1420~~ ité de Troyes livre la France au roi d'Angleterre.

~~1422-1461~~ Charles VII.

~~1422~~ es épouse Marie d'Anjou, fille de Louis d'Anjou et de Yolande d'Aragon.

~~1429 (6/11/1429)~~ etrouve Charles VII à Chinon.

~~1429 (8 mai)~~ le chasse les Anglais d'Orléans.

~~1429 (27 juillet)~~ Reims.

~~1431 (30 mai)~~ arrêtée par les Bourguignons, livrée aux Anglais, meurt brûlée vive à Rouen.

~~1450~~ d'Agnès Sorel ; reconquête de la Normandie par les armées de Charles VII.

~~1515-1547~~ François I^{er}.

~~1518~~ ance du dauphin François, fils du roi François et de Claude de France.

~~1519~~ ance d'Henri, futur Henri II.

~~1525~~ te de Pavie (Italie) ; François I^{er} est emprisonné à Madrid.

~~1547-1559~~ Henri II.

~~1560-1574~~ Charles IX, fils du précédent, sous l'emprise de sa mère, Catherine de Médicis.

~~1572 (24 août)~~ Saint-Barthélemy. 1574-1589 Règne d'Henri III, frère du précédent.

DYNASTIE DES BOURBON

~~1589-1610~~ Henri IV, né Henri de Bourbon, cousin du précédent et époux de Marguerite de Valois.

~~1599 (4/10/1599)~~ ille d'Estrées.

~~1610-1643~~ Louis XIII, fils du précédent et de Marie de Médicis.

~~1615~~ age de Louis XIII et d'Anne d'Autriche.

~~1638 (1/5/1638)~~ futur Louis XIV.

~~1643-1715~~ Louis XIV, le Roi-Soleil.

~~1715-1774~~ Louis XV, arrière-petit-fils du précédent.

~~1745~~ e Antoinette Poisson, marquise de Pompadour, devient la maîtresse du roi.

~~1774-1792~~ Louis XVI, petit-fils du précédent, époux de Marie-Antoinette d'Autriche.

~~1789 (4 juillet)~~ Révolution française ; la famille royale s'installe à Paris.
~~1791 (20 juin)~~ la famille royale à Varennes.

BIBLIOGRAPHIE

- Nathalie BAILLEUX et Brigitte COPPIN : *Atlas des rois de France*, Casterman, 1998.
- André CLOT : *Haroun al-Rachid*, Fayard, 1986.
- Ivan CLOULAS : *Les Châteaux de la Loire au temps de la Renaissance*, Hachette Littératures, 2003.
- Brigitte COPPIN : *Aliénor, une reine à l'aventure*, « Castor Poche », Flammarion, 1998.
- Brigitte COPPIN et Dominique JOLY : *Dictionnaire des rois et reines de France*, Casterman, 2004.
- Martial DEBRIFFE : *Madame de Pompadour, marquise des Lumières*, Histoire et spectacles, 2003.
- Alain DECAUX : *La Belle Histoire de Versailles*, Perrin, 2000.
- Lionel DUMARCHE et Jean POUËSSEL : *La Guerre de Cent Ans*, « Les Jours de l'Histoire », Casterman, 1990.
- Philippe ERLANGER : *Charles VII et son mystère*, Perrin, 2001 ; *Gabrielle d'Estrées, femme fatale*, Perrin, 2000 ; *Louis XIV*, Fayard, 1966 ; *Le Massacre de la Saint-Barthélémy*, Gallimard, 1960.
- Lucienne ESCOUBE : *Henri II Plantagenêt*, Atelier Philippe Petit, Angers, 1976.
- Madeleine FOISIL : *La Vie Quotidienne au temps de Louis XIII*, Hachette Littératures, 1992.
- Ivan GOBRY : *Charlemagne, fondateur de l'Europe*, Éditions du Rocher, 1999 ; *Les Premiers Rois de France, la dynastie des Mérovingiens*, Tallandier, 1998.
- Évelyne LEVER : *Marie-Antoinette, la dernière reine*, « Découvertes », Gallimard, 2000 ; *Louis XV*, Fayard, 1985.
- René-Xavier LANTERI : *Bruneilde, première reine de France*, Perrin, 1995.
- Jacques LEVRON : *La Vie Quotidienne à la cour de Versailles*, Hachette Littératures, 1965.
- Mémoires de Marguerite de Valois*, Édition Ombres, Toulouse, 1994.
- Jean ORIEUX : *Catherine de Médicis*, Flammarion, 1986.
- Régine PERNOUD : *Aliénor d'Aquitaine*, Albin Michel, 1965.

Stefan ZWEIG : *Marie-Antoinette*, « Les Cahiers rouges », Grasset, 2002.

Brigitte Coppin

Née en 1955 en Normandie, j'ai vécu une enfance un peu sauvage dans la nature, entre les animaux, les livres et les bateaux. En 1978, une maîtrise d'architecture médiévale me conduit au monde de l'édition. Depuis, j'ai écrit une cinquantaine de livres : des documentaires et des romans historiques, quelques traductions. Ceux qui me connaissent bien disent que je suis tombée dans l'histoire quand j'étais petite : celle des bâtisseurs de cathédrales, des chevaliers, des grands découvreurs, des châteaux, des têtes couronnées... C'est par l'histoire que je suis entrée dans l'écriture. J'étais, je suis encore fascinée par la recherche de ces visages qui nous ont précédés, qui ont façonné notre paysage, nos mentalités... Du Moyen Âge, je n'ai eu à faire qu'un pas pour pousser la porte de la Renaissance et j'ai récemment cheminé de château en château à la recherche des personnages de ce livre...

Nicolas Duffaut

BATAILLES, TRAHISONS, RIVALITÉS, MEURTRES,
POUVOIR, GRANDEURS ET AMOURS...

AUTANT DE DÉTAILS OUBLIÉS

DES MANUELS SCOLAIRES

QUE NICOLAS A PRIS PLAISIR À ILLUSTRER.

COMME UN VIEUX FILM EXPRESSIONNISTE SUR

LES DESTINS PASSIONNÉS ET PASSIONNANTS

DES ROIS ET REINES DE FRANCE.

BELLE EXPÉRIENCE D'AUTANT QUE NICOLAS

ADORE DESSINER EN NOIR ET BLANC.

ACRYLIQUE OU INFORMATIQUE

SON CŒUR BALANCE.

APRÈS SES ÉTUDES À ÉMILE COHL, NICOLAS

S'ATTACHE À FAIRE RÊVER À TRAVERS

SES IMAGES COMME IL RÊVE

À TRAVERS CELLES DE SES AÎNÉS.



-
- 1 Clotaire I^{er} est le fils de Clovis.
 - 2 L'Austrasie, située à l'est, englobe les régions du Rhin et de la Moselle. L'une de ses capitales est Metz.
 - 3 La dot est ce que les parents donnent à leur fille à son mariage.
 - 4 Charlemagne a été couronné empereur en 800. Il porte donc le simple titre de roi avant cette date.
 - 5 À Roncevaux (Pyrénées), en 778, l'armée de Charlemagne a été attaquée par des montagnards basques et son arrière-garde décimée.
 - 6 L'empereur possède un palais à Aix-la-Chapelle et des résidences secondaires à travers l'Empire.
 - 7 Abul Abaz arriva à Aix-la-Chapelle le 20 juillet 802 et y fit sensation. Il y mourut en 810.
 - 8 Louis VII, fils de Louis VI, a été roi de France de 1137 à 1180.
 - 9 Antioche – aujourd'hui Antakya, en Turquie – est la capitale d'un des États chrétiens d'Orient fondés pendant les croisades.
 - 10 Ville située au nord d'Antioche, capitale du comté d'Édesse, État chrétien d'Orient fondé lors de la première croisade.
 - 11 Henri doit le surnom de Plantagenêt à son père, qui portait comme emblème une branche de genêt.
 - 12 Il n'y a pas de divorce au Moyen Âge. Comme Aliénor et Louis VII étaient de lointains cousins, le pape a accepté l'annulation de leur mariage.
 - 13 Guillaume le Conquérant (1028-1087), duc de Normandie, est couronné roi d'Angleterre en 1066. Il est le grand-père de Mathilde.
 - 14 Edouard de Woodstock, surnommé le Prince Noir, fils du roi Edouard III d'Angleterre, gouverne l'Aquitaine de 1355 à 1371 où il dirige l'armée anglaise.
 - 15 La ville de Calais a été conquise par le roi d'Angleterre après sa victoire à Crécy, en 1346.
 - 16 Le dauphin est le futur roi de France ; il tire ce nom du Dauphiné, rattaché au domaine royal à cette époque et offert au fils aîné du roi à sa naissance.
 - 17 Chef cuisinier.
 - 18 Officier qui s'occupe de la chambre du roi.
 - 19 Résidus de chanvre ou de lin.
 - 20 Il s'agit ici du futur Charles VII, fils de Charles VI et d'Isabeau de Bavière, et roi de France de 1422 à 1461.
 - 21 Synonyme de jeune fille au Moyen Âge.
 - 22 Jeanne d'Arc, capturée par les Bourguignons qui la livrent aux Anglais, sera jugée comme sorcière et brûlée vive le 30 mai 1431 à Rouen.
 - 23 René d'Anjou est le fils de la duchesse Yolande, décédée en 1442.

24 François, fils aîné de François I^{er} et de Claude de France, né en 1518, mourra en 1536. Son frère, Henri, duc d'Orléans, né en 1519, deviendra en 1547 le roi Henri II.

25 Charles Quint (1500-1558), empereur d'Allemagne et roi d'Espagne, a capturé le roi de France François I^{er} à la bataille de Pavie (Italie) en 1525.

26 Louise de Savoie (1476-1531) est la mère de François I^{er}.

27 Il s'agit de Diane de Poitiers, suivante de Louise de Savoie. Bien qu'ayant vingt ans de plus qu'Henri, elle deviendra sa favorite et régnera sur le cœur du roi jusqu'à sa mort, en 1559.

28 Charles IX, né en 1550, est roi de France de 1560 à 1574.

29 Catherine de Médicis (1519-1589), épouse du roi Henri II mort en 1559, est la mère d'Élisabeth de France, reine d'Espagne, de Charles IX, de Marguerite de Valois et d'Henri, duc d'Anjou, qui deviendra Henri III en 1574.

30 La Navarre est un petit royaume situé dans les Pyrénées. Henri de Navarre (1553-1610), futur Henri IV, est en 1572 l'un des chefs du parti protestant, aux côtés de l'amiral de Coligny.

31 Surnom donné aux protestants par les catholiques.

32 Le roi Henri III, mort sans héritier en 1589, a désigné comme successeur Henri de Navarre, chef des protestants. Pour pouvoir régner, celui-ci doit reconquérir son royaume sur les armées catholiques qui ne reconnaissent pas son autorité.

33 Recluse dans le château d'Usson, en Auvergne, la reine va finir par accepter l'annulation de son mariage avec Henri IV en 1599.

34 Paris, tenu par les catholiques, refusait jusqu'alors d'ouvrir ses portes à Henri IV. Mais le roi s'est converti au catholicisme en 1593.

35 1 900 écus équivaut à environ 1 million d'euros.

36 Il s'agit ici de la reine Catherine de Médicis, voir récit précédent.

37 Le roi Louis XIV fut surnommé « le Roi-Soleil ».

38 Il s'agit ici de la reine Anne d'Autriche (1601-1666), épouse du roi Louis XIII (1601-1643).

39 *La Gazette* est le premier journal français, fondé en 1631.

40 Louis de France, né en 1729 et mort en 1765, sera le père de Louis XVI. Le jour de ce mariage, Louis XV est âgé de trente-cinq ans.

41 L'épouse de Louis XV est Marie Leszczyńska (1703-1768).

42 À cette époque, les Pays-Bas englobent le duché de Luxembourg, les Pays-Bas actuels et une partie de la Belgique.

43 Le 9 juillet 1789, les députés du clergé, de la noblesse et du tiers état prennent le nom d'Assemblée nationale constituante, qui représente désormais la nation.

44 Le maître de poste est l'homme qui dirige le relais de poste, établissement muni d'une auberge et d'une écurie pour changer les chevaux sur les routes.